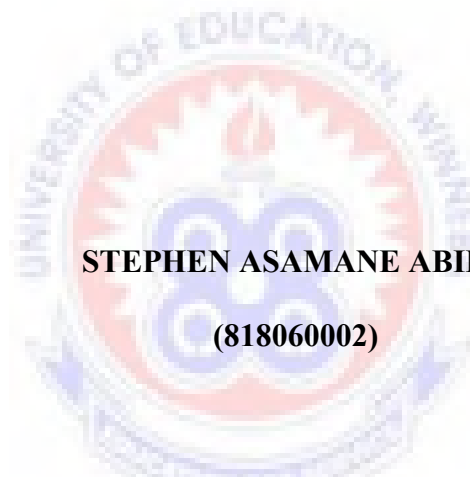


UNIVERSITY OF EDUCATION, WINNEBA

**DÉNONCIATION DE LA DÉMAGOGIE DANS *EN ATTENDANT LE VOTE*
DE BÊTES SAUVAGES D'AHMADOU KOUROUMA**



STEPHEN ASAMANE ABIRE

(818060002)

A dissertation in the Department of French Education, Faculty of Foreign Languages and Communication, submitted to the School of Graduate Studies, in partial fulfilment

**of the requirements for the award of the degree of
Master of Philosophy
(French Language)
in the University of Education, Winneba**

DECEMBER, 2020

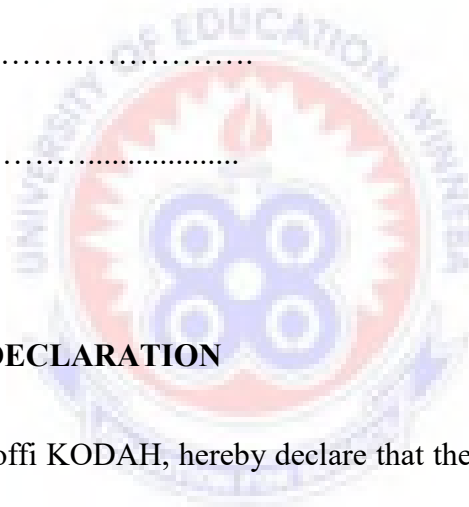
DECLARATION

STUDENT'S DECLARATION

I, STEPHEN ASAMANE ABIRE, hereby declare that this thesis with the exception of quotations and references contained in published works which have all been identified and duly acknowledged is entirely the result of my own original work and that no part of it has been presented for another degree in this University or elsewhere.

Signature.....

Date.....



SUPERVISOR'S DECLARATION

I, Prof. Mawuloe Koffi KODAH, hereby declare that the preparation and presentation of the dissertation were supervised in accordance with the guidelines on supervision of dissertation laid down by the University of Education, Winneba.

Signature.....

Date.....

DEDICACE

Ce travail est dédié à nos enfants, Abire Desideratus-Maximus et Abire Desiderios sans oublier notre épouse Abire Margaret.



REMERCIEMENTS

C'est un grand honneur de pouvoir témoigner ici notre gratitude à toutes les personnes et à l'Université qui ont rendu ce travail de recherche possible.

Nous tenons particulièrement à remercier notre directeur de mémoire, Dr. Mawuloe K. KODAH qui par son expérience et sa disponibilité a toujours su, depuis 2019, nous conseiller, guider et nous encourager. Sans son soutien, ce travail n'aurait jamais vu le jour.

Nous remercions l'University of Education, Winneba, surtout le Département de français pour leur soutien qui nous a permis à consacrer notre temps à ce travail. Un grand merci à ma famille, ma mère, Mme Martha Abire, mon épouse, Mme Margaret, Abire mes enfants, Desideratus-Maximus Abire et Desiderios Abire, sans oublier nos amis, pour leur soutien, leur patience et leurs encouragements infailibles. Nous remercions également M. Felix Afari et M. Sylvain Sananika pour leur soutien infatigable, et dont la provision de documents voulus nous a permis d'avoir facilement accès aux données requises pour ce travail, et d'enrichir nos connaissances.

Nous exprimons notre gratitude aux membres du jury qui ont accepté de participer à la soutenance de cette thèse.

SOMMAIRE

Conten	Page
DECLARATION	iii
DEDICACE	iv
REMERCIEMENTS	v
SOMMAIRE	vi
ABSTRACT	ix
CHAPITRE PREMIER : CADRE CONTEXTUEL DE L'ETUDE	1
1.1 Présentation de la démagogie	2
1.2 Problématique	15
1.3 Justification de l'étude	16
1.4 Objectifs de l'étude	16
1.5 Méthodologie	16
1.6 Organisation du travail	17
CHAPITRE DEUX : CADRE THÉORIQUE ET TRAVAUX ANTÉRIEURS	18
2.0 Cadre théorique	18
2.1 Travaux antérieurs	19
2.2 Conclusion	32
CHAPITRE TROIS: MANIFESTATION DE LA DEMAGOGIE DANS L'ŒUVRE	34
3.0 Introduction	34
3.1 Comment se présente la démagogie dans le texte?	34
3.1.1 Démagogie et mensonges	35
3.1.2 Démagogie et culte de personnalité	39
3.1.3 Lien entre démagogie et recherche d'intérêts particuliers	40
3.1.4 Démagogie et résolution des problèmes socio-économiques	49

3.1.5 Démagogie s'associe à la magie et la sorcellerie	53
3.1.6 Les démagogues aiment les femmes	56
3.1.7 Les démagogues s'associent à la violence et manque de vision	57
3.1.8 La violence psychologique	59
3.1.9 La violence politique	61
3.1.10 La violence physique	67
CHAPITRE QUATRE : DÉNONCIATION DE LA DÉMAGOGIE DANS L'ŒUVRE	70
4.0 Introduction	70
4.1 Analyse totémisme et fétichisme dans l'œuvre	73
4.2 L'analyse de l'ironie dans l'œuvre	79
4.3 La caricature des personnages	81
4.3.1 Bossouma	82
4.3.2 Tiékoroni	83
4.3.3 Président du pays du grand fleuve	84
4.3.4 Nkoutiqgui Fondio	85
4.3.5 Roi des djebels	85
4.3.6 Fricassa Santos	85
4.3.7 Maclédio personnage picaresque	87
4.3.8 La métaphore des animaux et de la chasse le dictateur, une bête Humaine	88
4.3.9 La politique et la chasse	90
4.4 Conclusion	93
CHAPITRE CINQ : CONCLUSION	95
5.0 Introduction	95

5.1 L’Onomastique : un jeu de cache-cache sur les figures de pouvoir dans l’œuvre	95
5.1.1 Les anthroponymes	96
5.1.2 Les zoonymes et le pouvoir totémique	99
REFERENCES	103



ABSTRACT

This is a critical study of a Francophone African novel namely *En Attendant le vote des bêtes sauvages* of Ahmadou Kourouma (1998). The study focuses on the manifestation and condemnation of demagoguery in the novel. It demonstrates abundantly that the novel denounces in no uncertain terms how some unscrupulous African leaders come to power through dishonesty, selfishness and violence. The study concludes on the observation that the author's strategy of using dansomana¹ has been original and effective in the condemnation of demagoguery in post-independence African societies as Il s'agit d'une étude critique d'un roman africain francophone intitulé *En Attendant le vote des bêtes sauvages* d'Ahmadou Kourouma (1998). L'étude se concentre sur la manifestation et la condamnation de la démagogie dans le roman. Elle démontre abondamment que le roman dénonce sans ambages la manière dont certains dirigeants africains sans scrupules accèdent au pouvoir par la malhonnêteté, l'égoïsme et la violence. L'étude conclut sur le constat que la stratégie de l'auteur, qui consiste à utiliser le dansomana, a été originale et efficace dans la condamnation de la démagogie dans les sociétés africaines post-indépendance telles qu'elles sont décrites dans ce texte.



RESUME

This is a critical study of a Francophone African novel namely *En Attendant le vote des bêtes sauvages* of Ahmadou Kourouma (1998). The study focuses on the manifestation and condemnation of demagoguery in the novel. It demonstrates abundantly that the novel denounces in no uncertain terms how some unscrupulous African leaders come to power through dishonesty, selfishness and violence. The study concludes on the observation that the author's strategy of using dansomana has been original and effective in the condemnation of demagoguery in post-independence African societies as It is a critical study of a French-speaking African novel entitled *En Attendant le vote des bêtes sauvages* by Ahmadou Kourouma (1998). The study focuses on the manifestation and condemnation of demagoguery in the novel. It amply demonstrates that the novel denounces in no uncertain terms the way in which certain unscrupulous African leaders come to power through dishonesty, selfishness and violence. The study concludes with the observation that the author's strategy of using dansomana has been original and effective in condemning demagoguery in post-independence African societies as described in this text.

¹ dansomana: « une parole, un genre littéraire dont le but est de célébrer les gestes des héros chasseurs et de toutes sortes de héros. »

CHAPITRE PREMIER

1. CADRE CONTEXTUEL DE L'ETUDE

Il est généralement reconnu que les œuvres romanesques africains qui se produisent après la colonisation se concernent avec un objectif bien défini. Cet objectif vise à dévoiler les maux des nouveaux dirigeants africains qui se sont installés au pouvoir. La littérature de ce temps est considérée comme celle du désenchantement et de la désillusion. Les écrivains comme Ahmadou Kourouma, Sony Labou Tansi, Tierno Monenembo dans leurs œuvres littéraires accusent nos leaders d'avoir trahi la confiance de leurs compatriotes.

Ces auteurs engagés dénoncent dans leurs œuvres, l'abus du pouvoir, la méchanceté, la dictature, la corruption, le népotisme et l'injustice qui caractérisent les régimes de ces hommes politiques. Ils miroitent le désenchantement politique en Afrique après les indépendances. Ahmadou Kourouma par exemple s'affronte à la dictature sanguinaire dans *En attendant le vote des bêtes sauvages*. Il dévoile et critique aussi les guerres civiles et tribales qui ravageaient la société ivoirienne dans *Allah n'est pas obligé* et *Quand on refuse on dit non*. Il nous présente des facteurs qui conduisent au déclenchement de la guerre tribale notamment le multipartisme, le concept de l'ivoirité (qui consiste en une distinction entre les vrais et les faux ivoiriens) et l'opposition des régions (ceux qui viennent du nord et ceux qui viennent du sud).

Romancier ivoirien de la post indépendance, cet écrivain célèbre nous présente avec amertume, dans ses productions littéraires surtout *En attendant le vote des bêtes sauvages*, la démagogie que pratiquent les dirigeants africains post coloniaux.

1.1 Présentation de la démagogie

Selon *Dictionnaire Encoprétiqve des Sciences du Langage*, la démagogie est l'art de conduire le peuple, de savoir lui parler et le charmer. *Dictionnaire Alphabétique et Analogique de Langue Française* nous donne la définition de la démagogie comme une attitude politique et rhétorique visant à essayer de dominer le peuple en s'assurant ses faveurs et en feignant de soutenir ses intérêts.

Selons *Wikipédia* : « La démagogie du grec *demo* « le peuple » et *ago* : « conduire ») est une notion politique désignant les façons par lesquelles les dirigeants mènent le peuple en le manipulant pour s'attirer ses faveurs, notamment en utilisant un discours flatteur ou appelant aux passions. En outre la démagogie recourt à la satisfaction immédiate des attentes ou des souhaits les plus flagrants du public ciblé, sans recherche de l'intérêt général mais dans le but de s'attirer personnellement la sympathie, et de gagner des soutiens.

En plus, nous apprenons bien par le biais cette définition qu'en démagogie les gens au pouvoir cherchent à obtenir le soutien d'un groupe en flattant les passions et en exacerbant les frustrations et les préjugés populaires. Pour cela, le démagogue utilise des discours délibérément simplistes, sans nuances, dénaturant la vérité et faisant preuve d'une complaisance excessive. La démagogie se propose de faire des analyses et des solutions qui semblent évidentes et immédiates. Elle ne fait pas appel à la raison et il n'y a pas réellement de recherche de l'intérêt général. S'il est parfois indispensable de déchaîner ces passions ; il serait bon cependant de ne pas oublier que la passion, comme unique moteur de révolte, peut être une cause de désastre si l'on n'y joint pas la raison. Or, la démagogie s'adresse uniquement à la passion et non pas à la raison; c'est là son erreur sinon son vice, et c'est ce qui rend le démagogue si dangereux parce que le démagogue imprime une direction au peuple et se présente à

lui comme un messie qui va le sortir de la situation précaire dans laquelle il se trouve. Basant sur la notion de la démagogie, nous avons appris qu'elle exploite la crédulité et la naïveté du peuple, se livre à des excès oratoires pour capter sa confiance et acquérir une popularité et se présenter à lui comme son ami alors que l'on est uniquement animé par l'ambition, usé de l'influence que l'on exerce pour lui cacher la vérité et l'arrêter dans son élan émancipateur tout en faisant figure de révolutionnaire.

Pour clore, nous remarquerons que le démagogue est un homme politique et c'est une tâche ardue que de le démasquer. Les individus vouent un culte passionné à certains de leurs semblables, et malgré les trahisons et les désillusions, ils continuent à se laisser endormir par les belles paroles du tribun. D'autre part, l'homme aime à être flatté, et la flatterie n'est pas l'arme la moins usitée par le démagogue qui connaît ses foules.

Comment peut-on reconnaître la démagogie?

Quand on relève les mots-clés dans la définition de la démagogie, comme une «attitude politique et rhétorique» visant à essayer de «dominer le peuple» en «s'assurant ses faveurs» et en «feignant de soutenir ses intérêts», on comprendra clairement que les démagogues sont les hommes politiques qui flattent les passions des masses qui trompent les masses et qui se croient démocrates du peuple en s'adressant au peuple dans une langue séduisante. Par conséquent, il est indispensable de dire que la montée des mensonges, des hypocrisies et le conditionnement psychique des individus manifestent clairement les maux des nouveaux dirigeants africains qui se sont installés au pouvoir. Un démagogue est alors reconnu par sa façon de mentir pour avoir l'accès au pouvoir. Le démagogue se reconnaît comme un homme ruse qui s'apprête à tromper le peuple pour arriver, présenter et confisquer le pouvoir à des fins personnelles. Son ambition dans ce cas se résume souvent à

l'accumulation des richesses et à la soif de domination alors que l'intérêt public s'efface naturellement et progressivement pour laisser la place aux problèmes socio-économiques.

Le démagogue s'identifie comme une personnalité qui sème la ségrégation entre les citoyens, ségrégation mettant en présence deux groupes d'individus : d'un côté les pauvres marginalisés et d'une autre côté, les hommes riches qui accumulent des richesses énormes sur le dos de l'Etat. Par conséquent, la démagogie s'identifie aux régimes faussement démocratiques qui manquent de personnalités fiables et qui demeurent encore téléguidés par leur habileté d'exploiter les passions populaires du peuple. Elle n'applique aucun principe de la démocratie qui semble sous-tendre son mode de gouvernance :

L'identité de la démagogie est également manifestée par les discours séduisants de certains dirigeants qui imposent aux citoyens des modèles de conduites déviantes. L'individu devient donc conditionné par ces discours qui changent radicalement leur manière de penser et de critiquer ce qui se passe dans le monde.

Démagogie : mode de gouvernance

Le continent africain a subi du bouleversement causé par l'excès des démagogues. Selon Benard (1999 : 255), la situation générale de la gouvernance en Afrique au cours des années post indépendances s'est permis à des individus, à des familles, ou à des partis politiques de s'accrocher au pouvoir et de s'enrichir personnellement en modifiant les mandats constitutionnellement au détriment des populations. Benard continue à mettre en relief que la corruption, l'influence des puissances étrangères, et les pratiques électorales injustes qui sapent la tenue d'élections libres et équitables se montrent comme caractéristiques du système démagogique qui se manifestent

régulièrement au fil des années post indépendantes. Cela nous indique que l'inégalité continue de s'aggraver à mesure que le fossé se creuse entre quelques élites, la classe politique et leurs alliés économiques au détriment de la population majeure de l'Afrique.

Selon Koulibaly (2004), le peuple le plus frappé par l'appauvrissement socioéconomique du monde se trouvent en Afrique. Basé sur cette estimation, la question se pose pour savoir si les activités électorales en Afrique contribuent-elles à l'amélioration du développement socio-économique ? Conduisent-elles à fixer les objectifs tels que l'intégration et la sécurité nationale et régionale, ou bien elles ne sont que la simple machination qui permet aux dirigeants, aux démagogues de s'emparer du pouvoir et de bénéficier du butin ?

Selon, Domle (2019) dans son article *Avatars des indépendances en Afrique*, les années 80 et 90 nous présentent des démagogues notamment Ahmed Sékou Toure (premier président de la Guinée entre 1958 et 1984), Felix Houphouët-Boigny de la Côte d'Ivoire, Gnassingbé Eyadema de la République Togolaise, Sani Abacha du Nigeria, Jean-Bedel Bokassa de la République de l'Afrique Centrale et les autres. Le régime de ces hommes politiques est marqué par des arrestations, des tueries et des massacres des masses. De nos jours, nous constatons que les dirigeants africains ne veulent pas donner la chance à d'autres parce qu'ils veulent être présidents à vie. Ces leaders africains refusent toujours de céder le pouvoir à d'autres, comme le cas de Muhammad Gadafi de la Libye (qui était délogé au pouvoir et tué par les pouvoirs occidentaux), Omar Bongo de Gabon (qui est mort du pouvoir en 2010 après avoir régné pendant plus de 30 ans), Laurent Gbagbo de la Côte d'Ivoire (qui a massacré les femmes manifestant à Abosso, une province de son pays), Al Bashir du Soudan, Biya

Paul du Cameroun (qui est toujours au pouvoir) etc. Ils règnent dans leurs pays divers en tant que présidents à vie.

Des romans africains contemporains comme observé par Bassey (2003 : 65-73) dans son article, *L'échec politique de l'Afrique post indépendante aux yeux des romanciers africains*, ne cessent de parler de la confiscation du pouvoir politique, de l'oppression politique et idéologique, de la démagogie du parti unique et de la répression des opposants ainsi que de l'asservissement ou de la domestication du peuple. Pour (Ozuoh : 2012) dans son mémoire, *La démocratie évasive en Afrique: Une étude d'En attendant le vote des bêtes sauvages d'Ahmadou Kourouma* se plaint des attitudes de ces leaders africains qui ne considèrent pas la survie des citoyens. Elle continue en donnant des exemples:

En 2006, l'ancien président du Nigeria, Olu Segun Obasanjo, a essayé de modifier la constitution nationale pour qu'il puisse continuer au pouvoir après avoir régné depuis huit ans. Actuellement, Monsieur Ibori James et M. Gbenga Daniel (deux anciens gouverneurs) sont en prison à cause de la corruption et du gaspillage de l'argent public. (Adedze 2018 : p.17). Cet appauvrissement politique à savoir, la corruption et le gaspillage du bien public affecte tous les aspects de la vie des Africains. Tous ces problèmes ont leurs racines dans la mauvaise gestion (la corruption, la démagogie et l'injustice) de l'intérêt public en Afrique contemporaine causant crise et instabilité politique.

Ce n'est pas surprenant de voir que la démagogie, la corruption, la démocratie évasive, l'injustice et le détournement des fonds publics deviennent des thématiques dans les écritures romanesques d'aujourd'hui. Ce sont des maux qui ravagent notre continent.

Dans la majorité des productions littéraires publiées après les indépendances, les auteurs expriment leur déception vis-à-vis à politique des nouveaux leaders africains surtout de la démagogie. Partout en Afrique, la démagogie est un système dans lequel le Président ou le chef d'état qui est au pouvoir, se livre à tout acte possible pour rester au pouvoir. Une fois accédé au pouvoir, c'est pour la vie. Ces hommes politiques manipulent les faits pour rester au pouvoir ou garder le pouvoir. La situation politique en Afrique est maintenant caractérisée par le mensonge, la fraude électorale, la tuerie extrajudiciaire, les massacres, la force, les coup d'états, la brutalité, l'exploitation, la violence et l'instabilité politique.

Dans *La Diaspora postcoloniale en France*, Husti-Laboye (2009) au regard du comportement des leaders africains observe qu'à partir de 1960, l'échec des indépendances produit un bouleversement des rapports sociaux et une modification de la position des écrivains. Les écrivains [...] commencent à analyser les forces destructrices qui sapent le continent africain de l'intérieur. Si pendant le mouvement de la Négritude, "le procès de l'homme blanc est toujours latent dans les propos, dans la démarche", après les indépendances "l'ennemi n'est plus l'homme blanc, il faut désormais se méfier de l'homme noir lui-même, tenté d'exploiter ses frères de couleur et rester attentif aux abus, les dénoncer (Husti-Laboye : 2009 :123)

Le résumé de cette citation est que les indépendances ont été pour les Africains, plus une période de malheurs qu'un moment de bonheur. Le gouvernement des dirigeants après leur accession à la magistrature suprême du pays est caractérisé par la violence. Pour (Ozuoh : 2012) la force est l'un des éléments de la démagogie que Kourouma utilise pour exposer les dégâts perpétrés par les démagogues. Ce fait est évident dans *En attendant le vote des bêtes sauvages*. Le narrateur (Sora) affirme:

Le président Fricassa Santos, après vingt ans de lutte avait arraché l'indépendance pour le territoire du Golfe. Koyaga fêtait l'événement parce que dans deux ans, à l'issue de son engagement, il allait quitter l'armée française (...) et intégrer la jeune armée nationale de son pays (EAVBS :73).

Il est très digne de remarquer que dans la majorité des œuvres publiées après les indépendances, les écrivains montrent leur déception concernant la politique des nouveaux leaders africains particulièrement de la démagogie et ils critiquent, rejettent et dénoncent ce fléau qui plonge et détruit le continent africain.

Selon Huannou (2009 :145), nous comprenons que la suppression des libertés démocratiques, le règne de la terreur, la gabegie, le pillage des biens de l'État, le favoritisme, le mensonge politique les gouvernants proclament solennellement que tout est pour le mieux dans le pays alors que le peuple meurt de faim et que l'économie va à la dérive; les hommes du pouvoir organisent des meetings populaires pour adresser des remerciements, des félicitations et des louanges au chef de l'État pour l'efficacité de sa politique, alors que rien ne va dans le pays.

Les nouveaux pouvoirs politiques africains d'après les indépendances deviennent maintenant la cible des écrivains. Ces écrivains critiquent, dénoncent et satirisent l'administration de ces chefs d'État. Les dirigeants représentés dans les romans négro-africains sont des despotes, des tyrans et des dictateurs. Ils exploitent, maltraitent, tuent leurs confrères à cause du pouvoir. Leur attitude est provoquée par l'égoïsme et le manque de direction politique efficace. Ils contrôlent toute autorité soit politique, soit administratif, soit militaire. En considérant la question de la puissance de l'exécutif, de la primauté et du pouvoir des présidents en Afrique noire, N'da (1994 : pp 53-76), dans son article *'Les régimes africains et la lutte des jeunes : De la démagogie à la démocratie dans les romans négro-africains d'expression française,*

remarque que les constitutions africaines ne cherchent pas à limiter le pouvoir par le droit; elles renforcent de fait la position de l'exécutif et du président. Et le pouvoir court alors le risque de devenir d'autant plus grand et incontrôlable que celui qui le détient peut en user comme une chose privée, comme un patrimoine personnel ou familial. Le patrimonialisation de l'Etat est là. Avec toutes ces prérogatives énormes, le président dispose du soutien total et inconditionnel du régime et du parti soutien qui contribue à la maximalisation continue de son pouvoir: on a parlé de présidentialisation du régime. (N'da 1994 : 53-76)

Ceci explique ce qui se passe en Afrique au sujet du pouvoir, qui devient le plus souvent une question de vie ou de mort. Les chefs d'Etats ayant un pouvoir illimité et incontrôlé, pratiquent le despotisme. On constate alors la manifestation de la confiscation du pouvoir et l'oppression politique et idéologique. Lorsque ces leaders s'installent aux régimes, leur premier souci est de garder le pouvoir le plus longtemps possible. Ils voudraient aussi mourir pendant qu'ils sont au pouvoir.

Kourouma soulève le problème de la démagogie en tant qu'un des éléments constitutifs du conflit sociopolitique dans ses œuvres. Dans son roman *Allah n'est pas obligé*, il dépeint les dictateurs en Sierra Leone et au Liberia avec leur régime. Malgré le génocide organisé par les Khrans, certains Gyos avaient réussi à s'échapper et ce furent eux qui organisèrent la rébellion à partir des pays voisins du Liberia comme le présente la fiction de Kourouma.

En Côte d'Ivoire, les cadres bien formés se cachèrent dans les villages de la frontière de la Côte d'Ivoire et du Liberia. Ils se firent discrets jusque du 24 décembre 1989. à Noël 1989, dans la nuit, ils attendirent que tous les gardes-frontière du poste du Boutoro (Yule frontalière) soient ivres morts tous cuits, pour les attaquer. Ils

maitrisèrent tous les gardes-frontalière de Boutoro, massacèrent tous les gardes-frontière et récupèrent les armes (Kourouma, 2000).

Le plus souvent, on constate que les démagogues ou les gens qui installent la démagogie sont les gens qui sont incapables de diriger les affaires d'une nation. Donc, ces gens font toutes choses possibles pour accéder au pouvoir. Ils accaparent le pouvoir et même désirent mourir au régime. Ils pratiquent l'ethnicité. Dans *Allah n'est pas obligé*, on voit que quand le président sierra léonais, Milton Magari a accédé au pouvoir, il était vieux et peu sage. Sous son régime comme premier ministre de Sa Majesté, il y eut beaucoup de tribalisme (*Allah n'est pas obligé* : 164).

Dans *Quand on refuse on dit non*, Kourouma décrit le président Houphouët-Boigny comme un démagogue et un dictateur.

«(...) Les devins chargés de designer les comploteurs se firent psychologues. Ils indiquèrent les personnes que Houphouët-Boigny souhaitait accuser. Principalement des cadres du Nord, plus quelques éléments turbulents du Sud. Le président de la République fit bâtir à la sortie de son résidence de Yamoussoukro des cages de torture. Il questionnait avec férocité. (...)» (*Quand on refuse on dit non* : 86).

La démagogie est un mauvais sort, qui a incité les présidents africains à priver leur citoyen de liberté de communications. Par exemple dans *Quand on refuse on dit non*, Samuel Doe, Henri Biède, Laurent Gbagbo et Charles Taylor ont pratiqué cet acte démagogique aboutissant à la destruction de la vie sociopolitique et économique tout en rabaissant le niveau de vie du peuple.

Les dirigeants africains trahissent les promesses de l'indépendance. Il y a une incarnation de la tyrannie et de la corruption et leurs régimes sont plutôt ceux de la dépendance. On observe dans *Xala* (1973) de Sembene Ousmane que les politiciens

promettent une vie améliorée à leurs concitoyens au cours des campagnes électorales avant l'indépendance de leur pays. Au contraire, ces chefs d'états se montrent autocratiques, oppressifs, méchants et néo-colonialistes. On constate aussi leurs injustices envers les citoyens. Ces hommes d'affaires se regroupent pour s'emparer de l'économie du pays. Le héros de l'œuvre en question montre la vraie vie des leaders et il porte une accusation contre ses collègues au cours de la réunion de la Chambre des Hommes d'Affaires.

Ces hommes d'affaires déclarent qu'ils sont des culs-terreux: Les banques appartiennent à qui? Les assurances? Les entreprises? Les cinémas? Les librairies? Les hôtels? etc. Ici nous ne sommes que des crabes en panier. Nous voulons la place des ex-occupants. Nous y sommes. Cette Chambre en est la preuve. Quoi de change en général et en particulier? Rien. Le colon est devenu plus puissant, cache en nous présent... Culs-terreux, commissionnaires, par fatuité nous nous disons "Hommes d'affaires". Des affaires sans fonds» (Xala :1973 : 21)

Dans *En attendant le vote des bêtes sauvages*, Kourouma montre à tour de rôle, les maux déchirant et rongant l'Afrique postcoloniale et dénonce la tyrannie, l'idée de laisser-faire, la pauvreté, la gabegie, la corruption des dirigeants africains de l'indépendance, l'abus de l'enfant et la naïveté des masses populaires. *En attendant le vote des bêtes sauvages* montre les instances de la démagogie après les indépendances surtout en Afrique. Celui qui connaît bien l'histoire de l'Afrique pourrait identifier les personnages dont il est question dans le roman. A la tête de la République du Golfe, le dictateur Koyaga va à l'école de la dictature auprès de ces pairs africains. On lit:

« Vous devez, Koyaga, poser aucun acte de chef d'Etat sans un voyage initiatique sans vous enquérir de l'art de la périlleuse science de la dictature auprès des maîtres de l'autocratie, les maîtres de l'absolutisme et du parti unique» (EAVBS : 183).

Dans cette œuvre de Kourouma, on constate que la post colonie est en proie à la dictature et aux balbutiements de la démocratie. Il y a une mauvaise notion de la gouvernance caractérisée par un fétichisme politique, une politique moribonde. L'homme au totem qui dirige sans faire des consultations, il ne consulte personne. Au cas où il y a des collaborateurs, il n'accepte jamais la contribution de ses ministres. Maclélio dit:

«Il disposait de toute la nation et en usait. Les décisions, un empereur contient ses dépenses dans un budget, un vrai chef authentique africain dispose de tout l'argent du trésor et de la banque centrale et personne ne compte» (EAVBS : 240).

Aussi, on doit remarquer que beaucoup de dirigeants africains accèdent au pouvoir "par le putsch, une voie illégale" (EAVBS :85). Voilà la raison pour laquelle Kourouma consacre beaucoup de temps pour nous montrer la démagogie du président Koyaga. Il a dit:

«Président, général et dictateur Koyaga, nous chanterons et danserons votre dansomana en cinq vieilles. Nous dirons la vérité. La vérité sur votre dictature. La vérité sur vos saloperies, vos conneries; nous dénoncerons vos mensonges, vos nombreux crimes et assassins» (EAVBS : 10).

Cependant, il incombe de souligner qu'aujourd'hui, les temps sont révolus. Tout ce qui se passait en Afrique il y a de cela une décennie ou au-delà n'est plus en vogue. Par exemple, les coups d'Etat, le système de parti unique, les incarcérations arbitraires sont toutes des pratiques qui ne sont plus applaudies ces derniers temps dans le monde entier. Autrement dit, l'Afrique doit embrasser une démocratie vraiment digne de son

nom. Il n'est plus acceptable ni praticable aujourd'hui de parler d'une démocratie à la sierra-léonaise ni à l'ivoirienne ou à la nigériane. L'Afrique a besoin d'une vraie démocratie, une démocratie dépourvue de manigances sociopolitiques. Il doit y avoir une limite d'âge à l'accession à la magistrature suprême. Le nombre de mandats doit être bien spécifié dans la constitution nationale et en aucun cas, il ne doit y avoir de retouches afin de prolonger le mandat d'un Président de la République. Tout acte de corruption de la part d'un Président de la République doit être poursuivi avec la plus forte vigueur dès que celui-là n'est plus à son poste. L'Afrique a aujourd'hui dépassé cette démocratie du père au fils. Tout ceci et d'autres actes jugés malsains pour la démocratie être vivement réprimés. En ce faisant, la démocratie s'implantera solidement dans nos différents pays africains.

Conclusion partielle

En Afrique contemporaine, la plupart des écrivains se concentrent sur les thématiques comme la démagogie, l'injustice, la torture, le tribalisme et les autres maux dans leurs œuvres. Ils exposent et condamnent tous ces fléaux, qui ravagent le continent. Parmi ces auteurs nous pouvons compter Sony Labou Tansi (*La vie et demie et L'état honteux*), Tierno Monenembo (*Un rêve utile*), Kourouma (*Les soleils des indépendances, Allah n'est pas oblige, Quand on refuse on dit non et En attendant le vote des bêtes sauvages*) et les autres. Les dits écrivains célèbres notamment Kourouma, nous montrent dans leurs productions littéraires les méfaits de la politique africaine post- Indépendante ayant eu les inspirations des situations diverses vues de leurs propres yeux. Kourouma présume à travers ses œuvres, le rôle que doit jouer l'écrivain dans sa société. Comme Aimé Césaire dans son œuvre (*Cahier d'un retour au pays natal*, 1956), affirme, «Ma bouche sera la bouche des malheurs, qui n'ont point de bouche, ma voix, la liberté de celles qui s'affaissent au cachot du désespoir».

Les œuvres de Kourouma surtout celles de notre étude, font une exposition de la démagogie en Afrique. L'Afrique aujourd'hui souffre de différents maux endémiques mais le mal, le plus frappant c'est la démagogie politique. Les leaders du continent africain négligent les problèmes de leurs confrères et des gens qu'ils dirigent et se concentrent sur leurs intérêts personnels dont la plupart des temps sont égoïstes. Les régimes de ces hommes politiques sont marqués par l'égoïsme, la corruption, le népotisme, la tyrannie, l'ethnicité, l'intimidation, la mauvaise gouvernance, les arrestations, le massacre et des mensonges.

La question pressante et importante qu'on doit se poser c'est qu'est-ce qu'il faut faire pour combattre la démagogie et ses caractéristiques en Afrique subsaharienne ? C'est une question valable que doit nous préoccuper. Pour éradiquer ce fléau détruisant les pays africains, il faut adopter et pratiquer la démocratie. La démocratie est dérivée du mot grec 'demokratia', qui veut dire pouvoir du peuple. La démocratie est le gouvernement du peuple, par le peuple et pour le peuple. C'est un gouvernement par la permission des peuples qui sont gouvernés et elle implique la discussion avant l'action. Ceci veut dire que la démocratie est un régime politique où la souveraineté est exercée par le peuple. Elle permet aux gens de choisir librement leurs leaders.

Quant à (Okoye 2009 : 409-415) la démocratie veut dire, dans sa forme la plus pure que l'Etat doit être dirigé par le peuple, chacun partage les privilèges, les obligations/devoirs et les responsabilités. Elle est un système politique, légal et bien équilibré. Il est très digne de noter que dans un pays démocratique, tous les citoyens ont le droit de participer, de près ou de loin, aux décisions qui les concernent. La souveraineté appartient donc au peuple, qui choisit ceux qui le gouverneront. Les principes de la démocratie sont l'état de droit, la séparation du pouvoir, les freins et les contrepoids, la souveraineté et la suprématie du parlement. La séparation des pouvoirs

va aider à éviter des gouvernements tyranniques. Dans une communauté ou société démocratique, il y a toujours la paix et les bonnes choses qui se mettent en place.

1.2 Problématique

L'enjeu principal dans cette étude est de faire un exposé et mettre en évidence la problématique de la démagogie qui devient le mode de gouvernance en Afrique au cours des années post indépendances permettant à des individus, à des familles, ou à des partis politiques de s'accrocher au pouvoir et de s'enrichir personnellement en modifiant les mandats constitutionnellement au détriment des populations. Cette problématique démagogique se manifeste à travers le mensonge, et les pratiques électorales injustes qui sapent la tenue d'élections libres et équitables au fil des années post coloniales. Cela nous indique que les hommes politiques manipulent les faits pour rester au pouvoir ou garder le pouvoir à vie pendant que l'inégalité continue de s'aggraver à mesure que le fossé se creuse entre quelques élites, la classe politique et leurs alliés économiques au détriment de la population majeure de l'Afrique.

Cette problématique de la démagogie vise à éduquer notre lecteur que « l'ennemi » de nos progrès n'est plus l'homme blanc, il faut désormais se méfier de l'homme noir lui-même qui tente toujours d'exploiter ses frères de couleur et rester au pouvoir.

À travers les romans de Kourouma, nous signalerons que les indépendances ont été pour les Africains, plus une période de malheurs qu'un moment de bonheur. C'est pourquoi Makhily Gassama affirme que la colonisation valait mieux que les indépendances et même que les indépendances sont pires que la colonisation. (Makhily, 1995, p. 50.)

1.3 Justification de l'étude

En fait, depuis la parution de son premier roman, les *Soleils des Indépendances* (1970) jusqu'à son dernier roman, *Allah n'est pas obligé* (2000), le plus récent, toute l'œuvre de Kourouma a porté sur la présentation narrative des problèmes de l'Afrique moderne portant sur les chefs d'Etats des pays africains après les indépendances de ceux-ci.

Ainsi, nous a-t-il paru intéressant de voir comment Kourouma envisage le problème de leadership dans les pays de l'Afrique moderne. Par conséquent, nous avons été attiré par ce souci constant chez Kourouma et nous avons décidé de travailler sur *En attendant le vote des bêtes sauvages* parce qu'après avoir fait une lecture profonde, nous constatons que le roman fait peinture des errements des régimes démagogiques dans l'Afrique contemporaine. Comme Wosu (2006 :255), confirme : «L'accession à l'indépendance n'a entraîné ni le bonheur ni le bien-être que les critiques anticoloniales ont anticipés».

1.4 Objectifs de l'étude

Cette étude se propose de faire un exposé et une analyse de la manifestation et de la dénonciation démagogiques dans *En attendant le vote des bêtes sauvages* en nous appuyant sur la critique post coloniale sans oublier de déterminer à quel niveau on pourrait utiliser la démagogie dans les romans de Kourouma pour éduquer la société africaine.

1.5 Méthodologie

En ce qui concerne la méthodologie de cette étude, nous nous inspirerons de l'analyse de la démagogie dans *En attendant le vote des bêtes sauvages* d'Ahmadou Kourouma et de la critique postcoloniale selon Edward Saïd (1978) dans

l'Orientalisme qui dit que la théorie post coloniale est née et a été élaborée dans le monde anglo-saxon par des théoriciens comme Edward Saïd pour montrer que le mal du colonialisme n'a pas été remédié qu'il persiste malgré les indépendances. Cette théorie est impliquée dans le système de mensonge, de dictature et d'exploitation infligée aux innocents africains comme le roman le dépeint.

1.6 Organisation du travail

Ce travail est reparti en cinq chapitres. Ceux-ci ont des sous-chapitres abordant des aspects pertinents. Au premier chapitre, on répondra à la question ; « à quoi reconnaît-on la démagogie ? » comme introduction. Dans le deuxième chapitre, nous allons parler des travaux antérieurs et de la cadre théorique. Le troisième chapitre aura affaire à des analyses sur la manifestation de la démagogie dans l'œuvre. Dans le quatrième chapitre, nous aborderons la dénonciation de la démagogie dans l'œuvre. S'il est vrai que Kourouma dénonce la démagogie dans son roman comment et où cela se voit ? Et au cinquième chapitre, nous mettrons en scène l'art utilisé par Kourouma pour véhiculer le thème de démagogie. Ceci sert d'une conclusion. Ce faisant, nous essayons de faire un bilan de tout ce que nous aurions discuté. A ce stade nous ferons des réflexions personnelles aussi.

CHAPITRE DEUX

CADRE THÉORIQUE ET TRAVAUX ANTÉRIEURS

2.0 Cadre théorique

Critique postcoloniale

Pour notre travail, nous nous sommes proposé de nous inspirer principalement de la critique postcoloniale. Cette critique littéraire encapsule tous les ouvrages écrits par les peuples colonisés par les Européens. Il se manifeste dans les littératures francophones, anglophones, hispanophones et lusophones. Moura conçoit le post colonialisme comme un concept analytique renvoyant aux littératures naissant d'un contexte marqué par la colonisation européenne y compris durant l'époque coloniale. Ainsi, le post colonialisme désigne une situation d'œuvre qui est née de la suite des expériences coloniales. Cette théorie littéraire a été élaborée dans le monde anglo-saxon par des théoriciens comme Edward Said, Homi Bhabba, Helen Tiffin et Bill Ashcroft. C'est un courant de pensée dont les principaux fondements se trouvent dans les œuvres de Frantz Fanon surtout *Peau Noire, masques blancs* (1952), et *Les damnés de la terre* (1961) et dans *L'orientalisme* (1978) d'Edward Said et d'autres. Elle s'adapte le mieux à notre étude car les événements qui ont lieu au Liberia, en Sierra Leone et en Côte d'Ivoire ont leurs germes dans la période coloniale et les premières heures des indépendances.

En réalité le postcolonialisme, nous invite à concourir à résoudre la problématique de la démagogie qui va de pair avec la dictature qui est caractérisé par arrestations, détentions, instabilité politique, suppression physique, coups d'états et mort. Ce mot veut dire aussi pouvoir absolu ou suprême. Selon Dugguh (2012), qui dit la

démagogie dit aussi le totalitarisme ou la tyrannie. Il est pertinent de remarquer que la démagogie contribue au sous-développement du continent africain.

L'Afrique est un continent béni avec ressources minérales et humaines sauf pour la mauvaise gouvernance, la cupidité et l'égoïsme. Elle devient une nation de l'anarchie et de la démagogie s'épanouissent. Frappés par des malheurs de la démagogie, comme dirait Daduut (2016), les Africains se croient encore en Egypte, c'est-à-dire, en esclavage. Daduut continue en remarquant que:

«Peut-être que la démocratie promise aux citoyens après les indépendances n'était qu'une illusion. La pauvreté, l'exploitation, l'oppression, les crises politiques sont devenues les fruits de la démocratie parce que chaque gouvernement nouveau y va de ses propositions et ses intérêts personnels».

2.1 Travaux antérieurs

Nous ne pouvons prétendre que notre travail sur la démagogie se caractérise par une analyse exhaustive pour parler de la situation malheureuse de l'Afrique postindépendance. Après avoir lu au profonde tous les romans et les essais d'Ahmadou Kourouma, nous avons constaté que beaucoup de gens ont écrit sur ses œuvres romanesques dont ils ont traité la dictature et d'autres sujets pertinents comme mal gouvernance, déboires des indépendance, enfant-soldat pour ne mentionner que ceux-ci. Cependant, nous avons constaté qu'il y a peu de travaux critiques ayant la similitude avec notre étude de recherche. C'est –à-dire *dénonciation de la démagogie dans En attendant le vote des bêtes sauvages d'Ahmadou Kourouma*.

Dans notre travail, nous nous proposons de partager quelques réflexions et contributions mises en œuvre par les écrivains ou essayistes. Au titre d'exemple, nous

avons examiné ci-dessous quelques-uns de ces critiques dans des livres, des revues, et des communications pertinents.

Les soleils des indépendances, véritable satire politique, écrite en 1968, publiée en France en 1976, est le chef d'œuvre littéraire de Kourouma. Il a écrit le roman à un moment difficile pour lui, quand il était au chômage à Abidjan; peut-être c'est la raison pour laquelle la rancœur n'en était pas absente. C'est une réaction aux régimes politiques africains issus de la décolonisation. L'œuvre se présente comme une critique virulente des régimes politiques post-indépendants; elle contient un traitement critique des gouvernements postcoloniaux en Afrique. Le roman a été refusé par les éditeurs français qui considéraient qu'il maltraitait trop la langue française; il avait été publié au Québec en 1968 et avait reçu le Prix de la Francité.

Kane (1983:15) exprime l'opinion que *les Soleils des indépendances* marque un point final à la confrontation entre la société moderne et la tradition. Ainsi, il affirme que:

Le roman qui peut être considéré comme l'aboutissement ultime de la confrontation entre la tradition et la société moderne est celui d'Ahmadou Kourouma, *Les soleils des indépendances* (1968).

Pour Kesteloot (1986:255), *Les Soleils des indépendances* d'Ahmadou Kourouma en 1968 et *Le Devoir de violence* de Yambo Ouologuem ont exprimé la grande partie de la conscience africaine. Il décrit Kourouma comme l'un des écrivains qui ont éveillé la conscience des gens concernant les maux du colonialisme et du néo-colonialisme.

Bernard Magnier relate les expériences regrettables de Kourouma dans l'Afrique indépendante, même dans son pays, la Côte d'Ivoire lors de l'époque de l'écriture de son premier roman, *Les soleils des indépendances*, selon Rouch et Nardi (1987:11-

15). Quant aux (Rouch et Nardi), Magnier présente Kourouma comme e un citoyen patriotique, celui qui aime tant sa langue malinké si bien qu'il la fasse figurer dans ses œuvres. Mortimer (1990:112) qualifie Kourouma comme un «cinéaste» de son peuple, l'un qui simule le «filmage» et l'enregistrement des vues et des sons à la cité et à la campagne. Boka (1991:124-137) établit le rapport entre la littérature et histoire et convainc ses lecteurs que la littérature est conditionnée par la réalité. Quant à lui, comme l'expression de la vie de l'homme, la littérature doit être le reflet de l'histoire. Il est aussi de l'avis que Fama dans le roman de Kourouma, *Les soleils des indépendances*, représente le destin d'un groupe social dans le contexte d'une histoire contemporaine. Comme cela, il envisage le roman comme quelque chose qui traite de l'actualité.

Gassama (1995), dans son livre, *La langue d'Ahmadou Kourouma ou le français sous le soleil d'Afrique*, fait une méditation sur la fonction sociale de la littérature négro-africaine d'expression française dans le devenir récent de l'Afrique. Se servant de l'œuvre *Les soleils des indépendances* d'Ahmadou Kourouma comme œuvre de base et de fil conducteur à sa réflexion, Gassama (1995:8) fait noter que la littérature africaine produite par Kourouma est un conservatoire de sens, une source fraîche dans le désert des errements politiques un lieu de mémoire et d'espérance dans les désastres qui dévastent les sociétés africaines, un refuge de la dignité.

Considérant ses maintes arrestations et exils, beaucoup de lecteurs envisagent Kourouma comme un révolutionnaire. Pourtant, ces exils et arrestations ne le détournaient jamais de continuer à lutter pour la liberté et l'identité nationale. Selon King (1999):

Les romans de Kourouma satirisent les Etats modernes d'Afrique, dirigés par des partis uniques et des dirigeants lubriques, vaniteux et violents, et sur le rapport de la société africaine aux gouvernements coloniaux despotiques et ignorants, ensuite aux systèmes de service de soi de l'Europe contemporaine (Notre traduction).

Kourouma's novels are satires on modern African states, ruled by single parties and vain, lecherous, violent leaders, and on the relationship of African society to despotic and ignorant colonial governments and then to the self-serving schemes of contemporary Europe.

En effet, Ahmadou Kourouma présente les maîtres colonisateurs comme les gens méprisables. Le mythe et l'histoire (notamment la deuxième Guerre Mondiale) sont effectivement liés dans le roman, *Monnè, outrages et défis* de Kourouma. Il parle franchement contre la trahison des aspirations légitimes africaines à l'aurore de l'indépendance dans son premier roman, *Les soleils des indépendances* qui contient un traitement critique des gouvernements poste-coloniaux en Afrique.

Osunfisan (2000:239) recommande que tout autre écrivain africain emprunte de Kourouma en écrivant pour son peuple. Pour Laditan (2000:269-285), les dirigeants africains sont dépeints et dénoncés par Kourouma comme des dictateurs et exploiters de leurs sujets. Lorsqu'on lit Kourouma, on perçoit que la dictature est loin de disparaître en Afrique; les dirigeants africains sont trop assoiffés de pouvoir et de sang. C'est cette dictature que dénonce Kourouma. Laditan montre que l'ouvrage, *En attendant le vote des bêtes sauvages* est un panorama historique des régimes dictatoriaux de l'Afrique.

Dans un autre essai, Laditan (2001:233-242) souligne le fait qu'*Allah n'est pas obligé* relate les détails de la guerre du Libéria, envisageant le roman comme un

document historique pouvant valablement remplacer tout livre d'histoire sur la guerre du Libéria. Il ajoute que cette œuvre est un roman historique de massacres, de carnages ou de meurtres dont des enfants innocents sont les héros tristes. De plus, il envisage le roman comme une satire des guerres avec des scènes horribles de tortures et de viols. Le roman, Allah n'est pas obligé est un texte de l'actualité où les personnages et les événements sont utilisés pour présenter des actes déjà connus dans la société.

Borgomano (2001:21-25) qui est passionnée de l'Afrique, exprime l'avis que Les soleils des indépendances dresse une fracture profonde du savoir; selon elle, Monné, outrages et défis est un roman historique, un roman qui traite de l'histoire de Djigui, roi centenaire qui est pétri de certitudes traditionnelles comme Fama des Soleils des indépendances. Elle attire l'attention de ses lecteurs sur le fait que En attendant le vote des bêtes sauvages est envahi par des dysfonctionnements du savoir vu que les enfants -soldats sont désœuvrés; l'enseignement est inadapté d'un savoir abâtardi. Borgomano fait noter qu'il existe une tendance satirique chez Kourouma concernant l'ère de l'indépendance; Kourouma montre ceci là dans le livre, Allah n'est pas obligé où il se figure comme Birahima relatant le fait que, faute de scolarisation, il est devenu enfant des rues. Plus tard, il est réduit à devenir ir enfant-soldat. Quant à Birahima, l'école ne vaut rien puisque, après tout, il n'y a pas de travail pour les licenciés, en d'autres termes, les éduqués. De là, il relate que les gens disent que l'école ne vaut plus rien parce que:

... même avec la licence de l'université, on n'est pas fichu d'être infirmier ou instituteur dans une des républiques bananières de l'Afrique francophone.(Allah n'est pas obligé,pp.9-10).

La critique souligne le fait que le savoir acquis dans *Allah n'est pas obligé* est un savoir dur, un savoir de mort, plus que de vie acquis dans une terrible expérience. De plus, Borgomano (2001:25) observe que les romans de Kourouma

... démontrent les brouillards et les distorsions introduites par la colonisation et la manière dont les pouvoirs corrompus des indépendances les ont laissés s'aggraver jusqu'au chaos apocalyptique qui s'installe à la fin de *En attendant le vote des bêtes sauvages* et règne tout au long de *Allah n'est pas obligé*.

Ayant vu la manière dont cette critique traite de la place des savoirs dans les œuvres de Kourouma, on peut conclure qu'elle s'intéresse à ce que les Africains reçoivent de bonne formation contraire à ce qui se passait à cette époque-là.

Ayeleru (2002:68-78) mène à bonne fin une analyse du roman, *Allah n'est pas obligé* où il présente comment les écrivains africains se servent de leurs langues à eux pour exprimer leurs idées à l'écrit, utilisant *Allah n'est pas obligé* comme échantillon d'étude.

Ouédraogo (2002:69-91) fait l'analyse des éléments constitutifs qui expliquent l'écriture de Kourouma. Selon Ouédraogo (2002:70):

Le regard sur le passé offert par *Monnè, outrages et défis*, celui sur l'Afrique de la guerre froide exposé dans *En attendant le vote des bêtes sauvages*, de même que celui porté sur l'Afrique contemporaine—celle des guerres civiles et tribales—à travers *Allah n'est pas obligé* renvoient à ce centre à la fois historique et esthétique. Cette unicité provient non seulement d'une intertextualité thématique, mais aussi et surtout de la reconstitution ou représentation théâtrale que le lecteur se fait des textes.

Cette critique, Ouédraogo (2002:69-91) ajoute que le roman de Kourouma transcende les limites traditionnelles du genre. Il fait l'analyse des éléments constitutifs de l'intérogénéricité qui sous-tend l'écriture de cet écrivain romanesque. Il fait remarquer qu'il y a de l'unicité de thèmes dans les romans de

Kourouma qui provient de la théorie de l' intertextualité et de la reconstitution que se fait le lecteur des textes.

Kapanga (2002:92-108) ayant étudié *En attendant le vote des bêtes sauvages*, observe que le roman est une analyse discursive de la problématique de l'identité de la classe dirigeante. Enfin, il fait une analyse qui met en lumière une enfance africaine bâclée, gelée dans une idéologie de servitude Doquire Kerszberg (2002:110-125) fait l'étude *d'Allah n'est pas obligé* et l'analyse de l'humour présenté comme le seul mode possible et nécessaire, donc «obligé», de narration et de lecture des atrocités des récentes guerres en apparence tribales au Libéria et en Sierra Leone. Il fait cela parce qu'il a eu le privilège de rencontrer Kourouma personnellement au 16e congrès mondial du Conseil international d'études francophones tenu à Abidjan, en Côte d'ivoire, du 26 mai au 2 juin 2002.

Pour Tegomo (2002:126-141), contrairement à beaucoup d'écrivains et d'éditeurs africains qui renversent la tendance à oublier les jeunes lecteurs et lectrices, Kourouma achemine ses ouvrages vers la jeunesse. Selon ce critique, Kourouma adopte un moyen où ses romans soient destinés aux adolescents et reflètent une Afrique ancestrale qu'il veut contribuer à remettre en mémoire des jeunes quelques éléments de réappropriation des cultures et société africaines.

Parmi les lecteurs des romans de Kourouma on trouve Marie Ndiaye qui recommande *Allah n'est pas obligé* et *En attendant le vote des bêtes sauvages* comme de bons ouvrages être lus.

Iloh (2004:105-120) fait une étude critique de la traduction du français en l'anglais des *Soleils des indépendances*. Selon elle, le roman a un titre bizarre et le traducteur est fidèle au style de l'auteur, Kourouma. Elle trouve ce premier roman de Kourouma

comme un ouvrage plein de modifications de la langue française provenant de la présence de mots et termes malinkés qui pullulent dans le livre. Comme cela, Kourouma, selon elle, crée des néologismes en français. Elle affirme que ce roman est rempli d'éléments de littérature orale comme des contes, chansons, proverbes et exclamations; il est rempli aussi d'emprunts intraduisibles. Par conséquent, le traducteur, Adrain Adams, étant soucieux du lecteur public africain, reste fidèle au style déroutant de Kourouma. Iloh conclut, à juste titre, que traduire les textes littéraires des auteurs africains est une tâche difficile pour des traducteurs non - africains. Sans le dire, cela implique que l'on suggère que de telle traduction soit faite par des traducteurs africains eux-mêmes.

Aire (2005:30-44) fait une étude de la problématique de la ville dans trois romans africains y compris *Les Soleils des Indépendances* de Kourouma. Il présente Kourouma comme un écrivain qui affiche une démarche moralisatrice et se fait le devoir de mettre son lecteur en garde; il se fait le devoir de détromper le lecteur sur le compte de la ville moderne. Il peint cet écrivain ivoirien comme un romancier qui procède à la démystification de la vie urbaine. Pour Aire, dans *Les Soleils des Indépendances*, Kourouma traite de nombreux thèmes desquels se détache celui de la ville. Le roman porte sur le désenchantement de Fama Doumbouya. Quant à lui, «... la ville est pour Kourouma le symbole de la bâtardise, de la déchéance qui marque l'état d'indépendance» (p.36).

Iloh (2004:105-120) fait une étude critique de la traduction du français en l'anglais des *Soleils des indépendances*. Selon elle, le roman a un titre bizarre et le traducteur est fidèle au style de l'auteur, Kourouma. Elle trouve ce premier roman de Kourouma comme un ouvrage plein de modifications de la langue française provenant de la présence de mots et termes malinkés qui pullulent dans le livre.

Comme cela, Kourouma, selon elle, crée des néologismes en français. Elle affirme que ce roman est rempli d'éléments de littérature orale comme des contes, chansons, proverbes et exclamations; il est rempli aussi d'emprunts intraduisibles. Par conséquent, le traducteur, Adrain Adams, étant soucieux du lecteur public africain, reste fidèle au style déroutant de Kourouma. Iloh conclut, à juste titre, que traduire les textes littéraires des auteurs africains est une tâche difficile pour des traducteurs non - africains. Sans le dire, cela implique que l'on suggère que de telle traduction soit faite par des traducteurs africains eux-mêmes. Folorunso (2006:53-174), qui a fait une étude critique du style de Kourouma en se servant d'Allah n'est pas obligé, attire notre attention sur le fait que Kourouma est en marge de la société linguistique française.

Pour Folorunso, il existe des écarts linguistiques aux niveaux morphologiques et syntaxiques chez les personnages d'Ahmadou Kourouma. Ce critique soutient le fait que Kourouma montre dans ses œuvres que le non -respect des normes phonologique et morphosyntaxique de la langue française par ses personnages est dû à l'insuffisance de scolarisation de ceux-ci. Selon lui, Kourouma est subjectif par la manière dont il manipule ses personnages qu'il dépeint comme des créations artistiques.

Wosu (2006:239-259) fait une étude de la violence dans l'œuvre de Kourouma à travers *Les Soleils des Indépendances* et *Allah n'est pas obligé*. Selon ce critique, l'un des objectifs des écrivains de la période comprise entre 1960 et nos jours est de mener une critique acerbe du néo-colonialisme et de ses séquelles. Il est de l'avis que, dès les indépendances de l'Afrique, elle est devenue terre d'élection de toutes formes de violence; cette violence qui se manifeste sous des formes variées est abordée dans *Les Soleils des Indépendances* et *Allah n'est pas obligé* de Kourouma.

Pour lui, «le soleil» dans le premier roman de Kourouma représente les nouveaux pouvoirs ou les réalités de l'époque nouvelle et tous les politiciens dont parle Fama dans le livre sont tous voleurs et menteurs. Selon lui, Samuel Doe, Gnassingbe Eyadéma, Félix Houphouët-Boigny, Charles Taylor, Sanni Abacha, Muammar Khadafi, Foday Sankoh, Yormi Johnson, Siaka Stevens, Valentine Strasser, Joseph Momoh, entre autres, dans *En attendant le vote des bêtes sauvages* font partie des dirigeants africains d'après les indépendances. Et selon Wosu (2006:243), « Ce sont ces nouveaux dirigeants de l'Afrique d'après les indépendances qui ont déclenché les malheurs dont souffre l'Afrique aujourd'hui ». Il peint Kourouma comme un écrivain réaliste qui s'attache à l'une des réalités les plus révoltantes (p.246). Pour Wosu (2006:255), «L'accession à l'indépendance n'a entraîné ni le bonheur ni le bien-être que les critiques anticoloniales ont anticipés».

Mangeon (2006:13), en faisant la peinture de Kourouma comme un écrivain qui a des tendances patriotique et révolutionnaire, dit de lui:

En reprenant toute l'histoire coloniale et postcoloniale à partir de ce concept, Kourouma ne se contente pas d'interpréter l'oppression comme une constante des sociétés africaines et son propos ne se restreint plus à dénoncer la stérilité des visions religieuses ou la mauvaise foi par laquelle les élites masquent leur incurie et fuient leurs responsabilités.

Chevrier (2006:32) souligne que les romans d'Ahmadou Kourouma font référence à des événements historiques facilement repérables; pour lui, il s'agit du récit de la conquête coloniale à l'évocation de la guerre civile au Libéria.

De son côté, Fonkoua (2006:104) affirme que l'histoire «... motive l'écriture littéraire et la justifie». On dirait donc que ce sont les événements de l'Afrique du passé

(l'Afrique pré - indépendante, l'Afrique indépendante et l'Afrique post-indépendante qui ont motivé Kourouma à écrire ses romans historiques.

Dozon (2006:124-125) souligne le fait que chez certains auteurs africains (y compris Kourouma), « ... l'histoire, l'anthropologie et la sociologie sont présentes ». Il est de l'avis que Kourouma fait l'analyse des pouvoirs dans ses œuvres; et que chez lui (Kourouma), « ...il y a... une mine d'informations qui donne matière à débat». Pour Dozon alors, l'auteur ne fait qu'analyser et critiquer les pouvoirs des dirigeants de l'Afrique indépendante. D'ailleurs, Dozon attire l'attention des lecteurs sur le fait que c'est la littérature qui fait de sorte que les gens notent ce qui se passe autour d'eux. Ainsi, il affirme:

Prenez la guerre de 1914-1918, ce sont les littéraires qui ont montré ce qu'elle comportait de particulier, de brutalité extrême cependant qu'un grand auteur comme Durkheim passait à côté. Il a fallu la présence de la littérature et des arts plastiques pour que nous prenions la mesure de ce qui s'était passé Il poursuit en disant que chez Kourouma, comme chez beaucoup d'autres écrivains africains, « ... histoire, l'anthropologie et la sociologie sont présentes». On n'aura pas tort d'appeler Kourouma un historien, passant par la manière dont il a écrit ses romans en soulevant, sous forme d'histoire, les thèmes importants sur lesquels il veut mettre l'emphase. Ces thèmes sont l'esclavage, le colonialisme, le néocolonialisme, la guerre, l'oppression, la dictature, le meurtre, le viol, entre autres.

Folorunso (2007:171-181) examine la question si Allah est passif ou actif dans Allah n'est pas obligé de Kourouma. Par la suite, il fait l'analyse grammaticale du titre du roman pour montrer que la fonction grammaticale du nom « Allah » est sujet passif de la phrase qui forme le titre du roman. Ensuite, il a examiné la fonction thématique

de «Allah» dans le roman. Il peint Allah comme un mot passif. Il fait l'analyse de la valeur grammaticale du mot

«Allah» dans le roman et sa valeur passive. Aux yeux de Folorunso, les thèmes abordés dans le roman sont négatifs; le titre aussi est négatif. Il se demande si Allah est actif ou bien passif dans les scènes de guerres. Pour lui, la présence d'Allah est passive dans les scènes de guerres sinon il n'y aurait pas de guerres. Pour conclure, Folorunso est d'opinion que Kourouma est « ... un idéologue communiste» qui exclut Dieu (Allah) de l'existence de l'homme.

Balogun (2008:193-208), de sa part, étudie l'importance de la stylistique à l'analyse de la littérature africaine d'expression française. Il aborde la notion du style et de la stylistique et leur apport à l'étude du roman africain. En outre, il soulève la problématique que l'approche stylistique des auteurs africains pourrait avoir sur un non -africain. Selon Balogun, on note une distorsion totale des éléments de la langue autrefois rejetés dans les travaux d'arts dans la plupart des romans africains d'expression française de la période post - indépendante

Pour lui, Ahmadou Kourouma est parmi les romanciers concernés. À titre d'analyse, Balogun se sert de deux romans de Kourouma à savoir: Allah n'est pas obligé et En attendant le vote des bêtes sauvages comme représentatifs des romans africains d'expression française de la période post-indépendante. Pour lui, Kourouma a fait une narration avec tout un talent de griot dans Allah n'est pas obligé et En attendant le vote des bêtes sauvages. Il a adopté, particulièrement dans Allah n'est pas obligé et En attendant le vote des bêtes sauvages, un style oralisé, par-là déroutant un lecteur non-africain. Ce critique met l'accent sur le fait que Kourouma met la couleur africaine (qui est étrangère à un lecteur non-africain) dans ses écritures. Cela pose

des problèmes aux lecteurs non -africains à comprendre le contenu des œuvres de cet écrivain. Selon Balogun, Kourouma s'es t fait griot de la tradition malinké; par la suite, il représente les particularités de la littérature traditionnelle africaine fondée sur l'oralité à travers ses œuvres. Nous pourrions dire, à juste titre, que selon Balogun, Kourouma s'identifie comme griot t de la tradition culturelle du peuple noir d'Afrique à travers ses romans.

Omonzejie (2009:42-65) fait une étude critique de la violence dans la société de l'Afrique contemporaine telle qu'elle est dépeinte dans des romans francophones. Elle observe que la violence pullule dans la culture de l'Afrique contemporaine et expose ces brutalités culturelles; cette violence est de diverses formes à savoir: politique, religieuse, économique, les coups d'État, les guerres civiles, des massacres religieux, des génocides, des proxénétismes, des viols, la xénophobie entre autres. Pour cette critique, les écrivains africains s'attaquent à ces maux à travers leurs œuvres romanesques. Parlant de l'écrivain ivoirien, Ahmadou Kourouma, Omonzejie (2009:48) attire notre attention sur le fait que:

Un écrivain comme Ahmadou Kourouma dont toute l'œuvre romanesque constitue un bilan critique de l'histoire de l'Afrique noire, impressionne le lecteur à travers les précisions de noms, de lieux et de faits.

Selon la même critique, les trois derniers textes de Kourouma sont une description des barbaries des gens au pouvoir et celle de leurs opposants politiques. Elle présente Kourouma comme un écrivain qui s'attaque à la violence en Afrique noire. Pour elle, Allah n'est pas obligé et Quand on refuse, on dit non de Kourouma sont une peinture acerbe des guerres et des crises politiques qui creusent des abîmes et provoquent des ravages au Libéria, en Côte d'ivoire, en Sierra Léone, au Nigéria et dans d'autres pays de la sous-région (p.57). Ici, il s'agit d'une critique réaliste

puisque Omonzejie voit la narration des écrivains francophones comme une Histoire de la réalité cruelle, des vérités tranchantes des peuples traumatisés (p.62).

Uwa (2011) relève et étudie le désenchantement dans l'attente chez les personnages dans *En attendant Godot* de Samuel Beckett, *Les Soleils des Indépendances* d'Ahmadou Kourouma et *En attendant la Liberté* de Gnaoulé Oupoh. Pour Uwa, Kourouma sanctionne une révolte existentielle. Selon lui, Kourouma est contre tout changement qui nuit à la liberté de soi.

2.2 Conclusion

Les romanciers historiques et les critiques de Kourouma et de ses œuvres sont innombrables mais, puisque la focalisation de cette recherche est de présenter Ahmadou Kourouma comme un romancier en même temps qu'un historien dans ses trois derniers romans, nous proposons d'utiliser la théorie de l'intertextualité de Julie Kristeva pour nous permettre de justifier le fait que, selon Mikhaïl Bakhtine, il existe de l'uniformité au niveau des dialogues parce que les auteurs s'empruntent l'un de l'autre dans leurs productions littéraires.

En ce qui concerne les thèmes de violence de formes diverses qui pullulent dans les romans de Kourouma à savoir: des guerres civiles, des coups d'État, la dictature chez les dirigeants de l'Afrique indépendante, le viol, le proxénétisme, la xénophobie, les crises politiques, économiques et religieuses entre autres, tout cela perdure toujours aux pays de l'Afrique. En fin de compte, nous comptons voir combien cette étude aidera à éveiller la conscience de l'individu aux problèmes et défis réels de la société.

En plus de cela, nous identifions les points suivants: comment l'histoire est utilisée dans les romans de l'auteur tout en estimant sa valeur ou utilité en littérature, des

stratégies littéraires utilisées pour incorporer des faits historiques dans une œuvre littéraire, si les romans de Kourouma ont des bases idéologiques, ensuite, nous déterminons à quel niveau les romans sont utilisés pour éduquer la société.



CHAPITRE TROIS

MANIFESTATION DE LA DEMAGOGIE DANS L'ŒUVRE

3.0 Introduction

En attendant le vote des bêtes sauvages comporte quantité d'éléments sur lesquels on reviendra pour justifier si la démagogie s'y trouve puisque ce chapitre se plongera dans bien des jugements des personnages fictifs représentant le comportement des acteurs actuels dont nous allons parler dans ce chapitre et faire des analyses sur la manifestation de la démagogie comme dépeinte dans le texte.

Dans *En attendant le vote des bêtes sauvages*, on reconnaît l'existence de la démagogie par les activités des dirigeants politiques despotiques, les «seigneurs de la guerre» et même des narrateurs. Tous ont leur part de responsabilité mais à des degrés différents dans ces sociétés textuelles qui transcrivent, bien malheureusement, le portrait d'une Afrique en faillite. L'auteur nous fait comprendre la tromperie, la flatterie et la méchanceté des dirigeants, qui triomphera de la raison et plongera l'individu dans un cycle d'arriération.

3.1 Comment se présente la démagogie dans le texte?

Dans le roman, le narrateur présente les personnages évoqués dans le cadre de leur activité professionnelle. Nous allons démontrer la manière dont les démagogues se présentent dans *En attendant le vote des bêtes sauvages* en illustrant par des exemples concrets les aspects de la conduite humaine auxquels le romancier veut attirer l'attention.

3.1.1 Démagogie et mensonges

Le troisième roman de l'écrivain ivoirien, *En attendant le vote des bêtes sauvages*, traite abondamment du mensonge érigé en méthode de gouvernance et de conservation du pouvoir. On peut même affirmer sans exagération que certains passages du livre n'ont rien à envier au célèbre traitement de philosophie politique du petit prince de Machiavel. Les hommes politiques évoqués dans la narration pratiquent presque toutes sortes des mensonges. Ainsi, la biographie de Koyaga et son parcours présidentiel avec ses pairs présidentiels africains «maîtres en dictature» met en lumière la pratique éhontée du mensonge comme stratégie politique. Pendant son voyage initiatique chez le président de la République de la Côte des Ebènes, son président Tiékoroni, on remarque que

marchand en gros de mensonges», conseille d'emblée à Koyaga la nécessité du mensonge et qu'il n'y a d'ailleurs aucune distinction entre vérité et mensonge. (*EALVBS*, p.184-261).

Le griot Bingo continue à dire que :

La vérité n'est très souvent que seconde manière de redire un mensonge. Un président de la République et président fondateur de parti unique [...] ne s'embarrassait pas d'un tel distinguo. Il dit ou fait propager les paroles qui lui permettent d'atteindre une cause, un objectif. D'ailleurs, il est rare [...] qu'un citoyen d'une République africaine indépendante se lève pour dire les blasphèmes que constitue l'inverse de ce que soutient son chef d'Etat. Les peuples écoutent ce qu'on leur dit ce qu'on leur commande. Ils n'ont pas le temps de tourner, de soupeser, de comparer les actes d'un président. Quels sont les individus que nous appelons les grands hommes ? Ce sont, sans hésitation, ceux qui ont le mieux fabulé (p.184).

Il est évident que cette pratique du mensonge n'est pas une spécificité africaine, une sorte de gouvernement «à l'africaine», mais qu'elle a-t-il, valeur universelle comme le précise le narrateur:

La politique est une illusion pour le peuple, les administrés. Ils y mettent ce dont ils rêvent. On ne satisfait les rêves que par le mensonge, la duperie. La politique ne réussit que par la duplicité. (P : 278).

[Fama] aurait dû retirer ses mains et pieds de la politique pour s'occuper des palabres de ses femmes :

La politique n'a ni yeux, ni oreilles, ni cœur ; en politique le vrai et le faux portent le même pagne, le juste et l'injuste marchent de pair, le bien et le mal s'achètent ou se vendent au même prix. (*Les Soleils des indépendances*: 157).

Le narrateur d'*En attendant le vote des bêtes sauvages* présentent le dictateur de la Côte des Ebènes comme «arbre à mensonges» usant du mensonge presque «à visage découvert» contrairement à ses autres pairs, comme le dictateur de la République du Grand Fleuve :

Les Ngandis, tribu du futur dictateur, une des branches du peuple bangala, piroguiers et pêcheurs, privilégient le vol, le mensonge et l'outrage. (P : 218).

Notons aussi que Kourouma nous présente les nouveaux dirigeants comme menteurs et démagogues quand, Bingo peint l'homme au totem lièvre comme un loup vêtu de peau d'agneau pour se glisser imprévisiblement dans la bergerie. Selon lui, cet homme au totem lièvre est un démagogue déguisé en bon démocrate comme il affirme que :

La vérité et le mensonge ne sont jamais loin de l'autre et rarement la vérité triomphe. (EAVLBS :169).

Nous comprenons comment Bingo reprend le discours de la propagande de Maclélio, parfois mot pour mot, et le décape, le déconstruit, le renverse, lui semble être le seul pouvoir de la parole. Il nous indique que ;

Le rôle de Maclélio consistait à inventer les mots, le mensonge, le cynisme et l'éloquence mélangés avec des actes qui lui aident d'y réussir avec beaucoup d'imagination et de talent. Ce qu'il imaginait de toutes pièces devenait, pour la police, la justice, le Parti et la presse internationale des faits d'une vraie conspiration [...]. Les mensonges de Maclélio devenaient de solides vérités même pour leur auteur qui finissait toujours par croire qu'il avait plutôt découvert qu'il imagine les trames des complots (P.156-253).

Il faut noter que l'action de Bingo symbolise une lutte acharnée pour la liberté d'expression et le rétablissement de la vérité et la justice. Bingo raconte le *donsomana* de Koyaga, de ses proches et des autres démagogues avec une maîtrise et une assurance étonnantes. On sait qu'il est un griot, mais ici son pouvoir de connaissance est infaillible. C'est alors le griot omniscient qui peut dévoiler les mensonges de tout un système politique avec autant de perspicacité et d'éloquence. Bingo incarne la puissance de la parole et de l'esprit sur la force des armes.

Notons aussi comment le griot s'adresse au démagogue de la République du Golfe qui comme :

Personne n'a cru à la thèse du suicide, personne n'a cru à la version officielle. La version officielle qui a prétendu que les désespérés, pris de remords, dans une rage sanguinaire se sont d'abord amputés de la masculinité avant de mettre fin à leur vie par la pendaison (P.254).

Nous entendons remarquer par le griot que;

Chaque autocrate de la vaste Afrique dépêcha cette quatrième fois quatre fonctionnaires. [...] Ils venaient pour féliciter Koyaga, lui répéter leur soutien fraternel et africain et leur condamnation de la tentative scélérat. [...] Mais en fait chaque tyran voulait s'assurer de la réalité, de la vérité de l'attentat. [...] Mais ils craignaient que leurs émissaires n'aient été manipulés. Ils étaient despotes menteurs et connaissent tout ce que les personnes de leur espèce savaient inventer pour berner le peuple et l'opinion internationale. (pp. 288-330).

Dans la foulée, les griots narrateurs égrenent la longue liste des mensonges de Koyaga dont la fameuse «marche triomphale» qui célèbre le despote et qui salue « un mythe, un mensonge» ;

Les mêmes discours, toujours les mêmes balivernes (...). Vous terminez votre oraison par d'autres fausses promesses : celles de restituer des élections libres, le pouvoir au peuple à qui il appartient. (EALVBS :P.300).

Mais parfois le mensonge nécessite la participation de tous et du bon peuple ; c'est ainsi que le régime crée « des groupes de choc » et la « Ligue de la jeunesse révolutionnaires » qui « louangent » et rappellent que le « Guide » Koyaga est « une chance égale à celle que constitue le Nil pour l'Égypte » et que sans lui, « l'Afrique retournerait à la colonisation, à l'esclavage, à la sauvagerie congénitale ». Tous ces stratagèmes durent jusqu'à la fin de la guerre froide et du soutien aveugle de l'Occident quand l'argument de la menace communiste devient inopérant. Cependant, le mensonge ne disparaît pas pour autant, puisqu'il est repris par les jeunes manifestants, « les déscolarisés », en révolte contre le despote comme le narrateur indique à la page 371.

Les tracts racontaient les affabulations les plus fantaisistes. Celles-ci sont reproduites et commentées par les publications, les journaux, les feuilles. Leurs reproductions dans les journaux leur donnent de la crédibilité, en font une vérité. [...] Donc, pour le peuple, les calomnies, les plus fantaisistes, les médisances, les dénigrement, les plus odieux qui s'impriment et circulent sont vraisemblables. Et le désordre général fait que les dénigrés, diffamés, discrédités et vilipendés n'ont pas la possibilité de démentir, de se défendre, de se justifier.

Dans la tension et le désordre général qui gagnent la République du Golfe le narrateur reprend avec malice ou perfidie un argument nettement péjoratif pour justifier la crise.

Ici, encore, le ton volontairement humoristique et provocateur reprend les préjugés racistes sur l'homme noir (une habitude chez Kourouma) déjà aperçu dans les autres romans. Ces propos traduisent – ils la pensée des narrateurs ou même celle de l'auteur

Kourouma ? Il n'en est rien bien sûr, mais il n'en demeure pas moins que ces propos jettent un trouble supplémentaire à la confusion générale qui gagne la fin du roman.

La pratique du mensonge en Afrique, si l'on s'en tient aux textes kouroumalien, prend des proportions inédites à tel point qu'il n'est pas exagéré de parler d'institutions du mensonge ; le mensonge d'état ou politique se diffuse dans toutes les couches de la société en crise et sert de stratégie de survie à des populations déclassées par la crise économique.

Allah n'est pas obligé nous fournit d'ailleurs un excellent exemple avec le personnage de Yacouba, le compagnon de fortune du jeune narrateur Birahima « Homme d'affaires » en tout genre, Yacouba « alias Tiécoura » s'improvise au fil de ses pérégrination en « multiplicateur de billets de banque » et en « marabout devin et marabout fabricant d'amulettes ». Avec lui, on peut citer les différents chefs de milices aux multiples facettes (dont le truculent papa le bon à la fois milicien et pasteur) qui sous le couvert de la démocratie et du rétablissement de la justice et de l'équité, organisent le pillage systématique des ressources économiques à leur profit. La falsification et le mensonge ne sont plus l'apanage des rois. Des griots et autres chefs d'Etat des « républiques bananières » ; la précarisation et les effets pervers du libéralisme économique et politique poussent des pans entiers du corps social africain à la « débrouille », au « business » et donc très souvent au mensonge et à la corruption. Le mensonge paraît donc obéir à une logique concentrique de plus dense et opaque.

3.1.2 Démagogie et culte de personnalité

Loin d'être l'objet d'admiration du peuple, car oppresseur et sanguinaire, le démagogue, par le biais des membres de son régime, construit autour de sa personne des mythes. Ces mythes ont pour but d'endormir, d'affaiblir la conscience du peuple.

Et lorsqu'on sait que dans les cultures africaines, les mythes, fables et légendes occupent une place fondamentale dans l'explication des origines des faits et des choses présents dans ces sociétés, alors, on comprend bien pourquoi la stratégie des tyrans, considérés comme « dieu » fonctionne à merveille. L'homme est donc présenté comme un être providentiel à qui tout citoyen doit un culte forcé.

Ahmadou Kourouma nous explique comment ce thème se dessine à travers les faux attentats montés de toutes pièces pour accroître le prestige de Koyaga. Ainsi, par des séries d'attentats « montés » pour la plupart (la veillée V), seul Koyaga est l'homme miraculé. Il profite donc de ces occasions pour se faire parler de lui de par le monde entier. Ce qui n'a cessé d'étonner les autres dictateurs qui, à la suite de chaque attentat, envoient des émissaires pour s'assurer de la réalité, de la vérité de l'attentat. Car on connaît bien « tout ce qu'un dictateur africain sait monter pour escroquer » (p. 276). Chaque fois qu'il échappe à un prétendu attentat, Koyaga est accueilli comme un ressuscité, un miraculé pourquoi pas un immortel. Le culte de personnalité s'est fait sur fond de propagande généralisée. La conséquence en est que Koyaga bénéficiera de plusieurs distinctions honorifiques (P. 332).

3.1.3 Lien entre démagogie et recherche d'intérêts particuliers

Les démagogues postcoloniaux restent malheureusement assujettis aux bailleurs de fonds qui contribuent à l'appauvrissement de leurs pays africains par des pratiques favorisant la dilapidation des crédits accordés pour son propre développement. Le narrateur étale dans le passage suivant quelques faits illustratifs de ces écarts de conduite du démagogue en complicité avec les bailleurs de fonds.

Il nous est indispensable de remarquer que sous la peau des partis uniques, le bien public profitait prioritairement aux gouvernants et à leurs familles. En raison du fait

que, d'une façon générale, la recherche du quotidien occupe une grande place dans le programme de chaque citoyen, les hommes aux affaires utilisent toutes sortes d'acrobaties pour faire de la chose publique leur propriété personnelle. Tous trouvent que c'est là une attitude normale : se servir de sa position sociale pour s'enrichir avec la chose publique. Comme on le note dans les (pp. 299-303) que les femmes du président sont comblées de biens matériels et ses anciennes maitresses « ont facilement accès à des crédits bancaires». Elles deviennent « Mamie Benz » « ... riches commerçantes plantureuses circulant sur les banquettes arrières des grosses Mercedes Benz». Comme Germain, (2001 : p.20) écrira dans son œuvre intitulé ; *Dieu en danger, J'accuse.....* :

La société est malade de son système et de tous ceux qui la dirigent 'Tout le monde est engagé dans une course effrénée pour la vie. Chacun lutte pour soi-même et pour les siens. Ainsi voient le jour le népotisme et le favoritisme qui consistent à mettre à la place des plus méritants (....) « les ayants-droits» nullement qualifiés pour le poste. La gabegie, la corruption sous toutes ses formes, les détournements, l'injustice (....) de la société contemporaine. Les pauvres continuent de mourir de faim pendant que les riches meurent de trop manger. (pp.213-217)

Le texte met en scène Houphouët-Boigny qui se livre au népotisme et s'évertue à voir que son village natal, Faso soit rapidement aussi développé que les européens lors de son régime. Par la suite, il s'apprête à le voir atteindre le statut de ces villes lors de son vivant. Voilà sa résolution :

Non, je n'accepte pas de mourir sans avoir vu mon village natal aussi beau que tout village européen, sans avoir vu mes parents et mes proches aussi riches que les Européens les plus riches (p.174).

Il démontre le népotisme de premier genre, qui est caractéristique de la plupart des leaders démagogiques africains. Il profite de l'occasion d'être chef d'État pour enrichir les siens avec l'argent de l'État, au détriment de la majorité des citoyens appauvris. Selon le narrateur, nous comprendrons que ;

Le dictateur avait, avec l'argent de l'État, fait de chacun de ses parents, de ses proches et serviteurs des fortunes comme des princes d'un pays pétrolier du golfe d'Arabie .Il avait hissé toujours avec les moyens de l'État tous les membres de sa tribu au bonheur et au confort matériel que vivent les citoyens des pays développés les plus riches du monde. (p.174).

Il va jusqu'au point de combler les animaux de son village natal, notamment .les lacertiliens de munificences ; il fait chercher ces animaux dans la brousse ; il leur construit un lac de marbre, et les nourrit trois fois par jour, toujours sur le compte de l'État, au détriment de beaucoup de citoyens qui crèvent de faim. Quel gaspillage ! Ce n'est pas au grand étonnement de noter que les adulateurs de manipulateurs et dictateur insensible, s'empresent de surnommer ce démagogue (Houphouët-Boigny) « le plus grand marcheur de l'Afrique» ? Mais, au contraire, il appauvrit les peuples par le népotisme, la corruption, le gaspillage entre autres. En fait, il trouve, comme une menace, le fait de séparer l'argent de l'Etat de son argent personnel. La première méchante bête qui menace au sommet de l'Etat et en tête d'un parti unique s'appelle la fâcheuse inclination en début de carrière a séparé la caisse de l'Etat de sa caisse personnelle. Les besoins personnels d'un chef d'Etat et président d'un parti unique servent toujours son pays et se confondent directement ou indirectement avec les intérêts de sa République et de son peuple. (p.181).

Il s'adonne donc à exercer une mauvaise gestion de la caisse de l'Etat et de sa caisse personnelle .Selon le narrateur, le chef Tiékoroni de la République des Ebènes, le totem Caïmans avait coutume de dire :

(...jamais un Africain ne sera assez mesquin pour chercher à savoir ce qui se trace sur les comptes du chef que le suffrage universel a désigné. On ne regarde pas chez nous dans la bouche de celui qu'on a chargé de décortiquer les arachides de la communauté ou dans la bouche de celui qui fume les agoutis chassés partout le village. (p182).

Au titre d'exemple, nous voyons comment Houphouët-Boigny tire parti du fait que les africains, pour lui, ne mettent pas le nez dans le comportement d'un chef d'Etat

De plus il entraîne la confusion pour détourner l'esprit des gens dans le but de les faire oublier l'essentiel :

Le roman nous fait comprendre que le transfert de propriété n'est jamais établi ni signé. Les plantations, après leur dévolution au peuple, deviennent publiquement et politiquement des biens de l'Etat tout en restant les propriétés privées du président qui seul empêche la totalité de l'usufruit exempt de tout impôt.

Notons que tout cela se fait dans le roman pour dire que c'est de votre position administrative qu'il faut tirer votre fortune. Cela parce qu'en Afrique, par exemple il n'y a aucun salaire payé par l'administration publique qui permet à son titulaire de couvrir l'ensemble de ses besoins. Il y a là un autre défi important à relever au plan de l'injustice.

Il nous apparaît logique de dire qu'en fonction de la faute de transparence et de contrôle démocratique sur la relation financière entre la France et les pays africains, on ne peut avancer que des hypothèses. On estime qu'au moins 25% de l'aide bilatérale est détournée. La comptabilité publique interdit la corruption directe. Mais on peut aussi être un corrupteur passif si l'on prête à un pays en sachant pertinemment que cet argent sera détournée. Cette confusion permanente (p.374)

En outre, la corruption et le pillage se donnent à lire dans les dépenses des fonds publics des pays africains postcoloniaux. Pour marquer la différence entre le peuple, le démagogue africain investit des sommes pharaoniques pour ses moyens de locomotion et de sécurité personnelle. Le démagogue détourne le trésor public de son pays pour se construire d'immenses villas, et palais comme le narrateur emploie des expressions « la totalité des recettes des caisses de stabilisation des produits agricoles » qu'il redistribue tel un « vrai et grand chef africain » à « ceux qui l'aiment » et même à « ceux qui le détestent ». Sans devoir rendre des comptes à qui ce soit, car ajoute le dictateur sur le ton presque méprisant :

Jamais, un africain ne sera assez mesquin pour chercher à savoir ce qui se trace sur les comptes du chef que le suffrage universel a désigné.

Dans le pays des Deux Fleuves, l'empereur Bossouma lui, a bâti sa fortune dans « le trafic de diamants » et en s'attribuant tous « les monopoles ». Cette attitude des leaders des pays postcoloniaux ne comble pas les attentes de la population parce que le texte précise que ;

Les monopoles de la photographie des cérémonies de l'empire, celui de la gestion des hôtels de passe et des bars des quartiers chauds, celui de la production de la pâte d'arachide, ceux du ravitaillement de l'armée (...) de l'administration en papier hygiénique (p. 118)

Par conséquent nous disons qu'une telle attitude démontre la voracité de l'empereur et sa mainmise totale sur l'ensemble des ressources de son pays. L'homme au totem léopard du pays du Grand Fleuve ne fait pas mieux puisque le texte précise qu'il « est l'un des hommes les plus riches de l'univers » et ce, par la corruption généralisée et grâce aux énormes ressources en « or » et « diamant » de son territoire. Et pourtant le narrateur souligne que :

Le pays n'a ni routes ni hôpitaux, ni téléphones, ni avions, ni...ni...Les médecins ne soignent plus faute de médicaments et parce qu'ils ont de nombreux mois d'arrières de salaires (p.234).

Les richesses de ces pays servent à accroître le prestige et le pouvoir du président non seulement par la générosité (et la corruption) mais aussi par des constructions pharaoniques et mégalomaniaques, bien éloignées des besoins réels des populations et des enjeux du développement de leurs états. Ainsi, dans le pays du Grand Fleuve, le symbole de cette démesure et la ville de « La Bodite », le village natal du dictateur au totem léopard, surgit de nulle part, « en pleine forêt » :

La Bodite est une ville fantôme. Une ville qui n'existe pas. Qui ne se voit pas quand le dictateur au totem léopard n'y réside pas. En son absence (...), tout est fermé dans la ville de La Bodite (...). Les écoles, les hôpitaux, les cinémas, le barrage, l'aéroport, les supermarchés ne fonctionnent plus, n'existent plus. (pp.230-237).

Comme nous en affirmons dans cette citation ;

Chez l'empereur Bossouma, le « projet de sa vie » est de faire du « parc impérial d'Akwakaba », en plus, d'être « le plus vaste et le giboyeux parc de chasse au monde. » Quant à Tiékoroni, c'est dans son village natal de « Faso » comme le dictateur au totem léopard qu'il s'était amusé (...) à réaliser au milieu des pauvres cases basses couvertes de tôles ondulées des habitants, des œuvres splendides et immenses financées par le budget de l'État. Des palais aux frontons dorent, de splendides hôtels en marbres et même une basilique. Des magnificences qui se perdent dans les cieux du village (...) qui ne sont utilisées et ne sont hantées que par les volettements des hirondelles et des gendarmes et les coassements des chauves-souris. Tout en brocardant les lubies de ces autocrates, la sévérité des commentaires des griots narrateurs semble varier en fonction des actes de ces maîtres en dictature. (p.249)

Le président du Zaïre, Mobutu (1930-1997), le modèle historique de Kourouma, serait allé jusqu'à théoriser cette idée dans un discours à l'usage de ses concitoyens :

Vous, et si vous visez, ne visez pas trop en même temps. Vous pourriez être arrêtés. Visez intelligemment, un peu à la fois.
Durand Pierre-Michel (2007, p.62).

Au contraire, Tiékoroni, le chef de la République des Ebènes sont qualifiées de « douces folies » ; par le propos de Bing, on constate que la réussite économique de son pays est présentée en modèle de développement :

Son pays devint le seul de la région à donner à manger à son peuple, à construire des routes à accueillir ceux que la sécheresse chassait de la savane du Sahel. Une réussite ! Un miracle ! L'Occident décida d'en faire une vitrine de l'Afrique.

Cette réussite économique de ce pays, quoique relative et momentanée, n'a rien à voir a priori avec la « tragique et sinistre farce » du pays du Grand Fleuve et effroyable pauvreté qui accable ses habitants. Le texte met l'accent sur la gabegie du régime de l'homme au totem léopard qui atteint son apogée dans la fiction avec « la libéralisation totale de l'exploitation minière », autrement dit une « démocratisation de la corruption et du pillage » qui ne profite finalement pas à grand monde, sauf aux « militaires », aux « policiers » et aux « hauts fonctionnaires ». (pp. 230-236).

C'est aussi ce constat d'échec que dressent les griots narrateurs au sujet de la République progressiste des Monts et son dictateur Nkoutigui Fondio qui s'est voulu le chantre de « la dignité de l'Afrique et de l'homme noir ». La faillite du « socialisme scientifique » suscite les commentaires quelque peu cyniques des griots :

Tous les affamés de la République des Monts (...) se dirigeant vers la République des Ebènes de Tiékoroni, terre de paix et d'accueil des réfugiés. On ne vit aucun homme de la République des Ebènes voulant rallier la République des Monts, le pays de la dignité du Nègre (p.163).

Cette propension de pillage se montre après son voyage « initiatique ». La critique des griots s'attarde sur la mise en œuvre par Koyaga des « leçons » reçues auprès des maîtres de l'autocratie africaine. Le règne du dictateur est symbolisé dans la fiction romanesque par les cérémonies du « trentième anniversaire de la prise du pouvoir par le père de la nation » et pour décrire cette fête, le récit se fait très ironique quant à l'excès et au grotesque des situations. Ainsi, la participation de l'ensemble des habitants (y compris les prisonniers « qui avaient renoncé à un jour de repas » !) la réussite de la fête est presque risible. Les excès de cette manifestation sont abondamment énumérés par la narration comme pour en souligner le ridicule, la démesure et l'insolence. Le récit précise d'emblée la « cinquantaine de décorations » remises au dictateur au tout début du défilé : puis s'ensuit une longue énumération de distinctions et de « prix décernés par des organisations » internationales et des universités à Koyaga. A cela succède la deuxième partie des décorations par le « Guide suprême » à plus de deux cents personnes parmi lesquelles « un courageux paysan », puisque l'interprétation de [son] rêve avait permis aux sorciers et magiciens du président de déjouer un complot». (EALVBS : p.313).

C'est là une allusion sans doute ironique au héros de *Le Soleils des indépendances*, Fama, qui négligea de rapporter son rêve aux autorités et fut pour cela condamné à la prison à vie.

Le faste de ces festivités est l'interminable défile des enfants, légitimes et bâtardisé de Koyaga, des lycéens, des commandos des corps d'armées d'une centaine d'héroïnes de la révolution en réalité, ce sont des anciennes maitresses du président des féticheurs et sorciers du président, des délégations de toutes les provinces. On n'est pas bien loin de cette esthétique du grotesque et de la bouffonnerie dont parle le critique congolais George Ngal dans la dénonciation des dictateurs africains. On constate que :

On ramassa en effet, dans les fosses, pendant ces deux jours d'incertitude et confusion, de nombreux morts affreusement masculinés. (p.376).

Croyant le champ désormais « nettoyé » et libre il prépare les élections présidentielles « démocratiques » qui seront supervisés par une « commission nationale indépendante » et assurent son pouvoir pour toujours. Il retrouvera le pouvoir, aidé en cela par le suffrage universel, notamment celui des bêtes sauvages. Car si les hommes ne votent pas pour lui, les animaux le plébisciteront. Voilà tout un « programme » politique ignoré par la critique, qui pourtant inscrit la problématique du pouvoir et notamment celui de la mascarade électorale comme artifice :

« Démocratique » de maintien au pouvoir au cœur même de l'œuvre et du débat politique. La démesure du défilé dans le temps est signalée ; depuis quatre heures, cinq heures, le défilé continue », « depuis huit heures, le flot coule sans interruption ».

Tout comme la résistance inouïe de Koyaga « toujours haut et immobile comme un rônier, silencieux comme un fauve à l'affût... ». Un tel excès carnavalesque n'est pas

sans rappeler l'univers romanesque de l'écrivain congolais Sony Labour Tansi (1982 :27) et en particulier *l'Etat honteux* d'Henri Lopes (1998 : PP.123-127) dans la description caricaturale et fonctionnement ubuesque des dictatures et africaines.

Après la caricature des fastueuses cérémonies du «trentième anniversaire », le récit des griots narrateurs se fait plus sérieux et dresse un bilan bien désastreux de la situation financière et économique de la République du Golfe : une phrase du récit résume cette débâcle :« pas d'argent pour régler les salaires.(P.175). A la faillite de « la Caisse de stabilisation des produits agricoles, vache à lait du dictateur, s'ajoute le refus de l'aide financière de la France et l'exigence d'un Programme d'Ajustement Structurel » avec «Fond Monétaire International qui dénonce dans une longue « litanie». Les dérives et les dysfonctionnements du régime de Koyaga, Ce dernier doit : Arrêter de subventionner (...), compresser les effectifs et fermer des entreprises, etc. C'est dans ce climat de crise sociale et économique que débutent les premières manifestations d'hostilité à la dictature ; elles sont menées par des déscolarisés des chômeurs, qui profitent des premiers vents de la démocratie pour se jeter dans la révolution et hâter la chute de la dictature, l'avènement de la démocratie.

Appelés « bilakoros», c'est-à-dire non encore circoncis donc inachevé, ces jeunes gens forment un groupe « hétéroclite et muri par les épreuves, l'injustice et le mensonge» dont l'objectif est de sauter de la dictature à la démocratie .Ainsi conteste, le régime de Koyaga est soumis aux injonctions du « FMI » auxquelles il ne peut surseoir, ce qui provoque un soulèvement généralisé des déscolarisés et des grévistes. Le dictateur est contraint d'accepter la tenue d'une « conférence nationale et souveraine» (p. 295-309).

3.1.4 Démagogie et résolution des problèmes socio-économiques

Comme nous avons bien souligné dans les chapitres précédents en ce qui concernent les figures des démagogues étant ceux qui mentent, flattent et s'adressent à la passion du peuple, il n'est donc pas surprenant qu'ils n'arrivent pas à résoudre les problèmes auxquels leur peuple se confrontent. Par ailleurs, les démagogues manifestent leur flatterie par leur incapacité à mettre leur peuple à l'aise.

Dans le roman, le narrateur nous fait comprendre que le bien public profite prioritairement aux gouvernants et à leurs familles. En raison du fait que, d'une façon générale, la recherche du quotidien occupe une grande place dans le programme de chaque citoyen, les hommes aux affaires utilisent toutes sortes d'acrobatie pour faire de la chose publique leur propriété personnelle. Tous trouvent que c'est une attitude normale : se servir de sa position sociale pour s'enrichir avec la chose publique. Ils justifient leur action en utilisant cet adage populaire guinéen : « la chèvre ne broute qu'à son lieu d'attelage », pour dire que c'est de votre position administrative qu'il faut tirer votre fortune.

Le narrateur étale dans le passage suivant quelques faits illustratifs de ces écarts de conduite de l'Elite, en complicité avec les bailleurs de fonds. En effet, les budgets des projets de développement sont gravement manipulés au profit des démagogues comme le texte indique à la page 194 ; « la fâcheuse inclination en début de carrière à séparer la caisse de l'État de sa caisse personnelle ». Le texte précise que les ressources du Trésor sont dépensées pour entretenir le parti unique et pour alimenter « les caisses privées du président du parti et chef suprême de l'État et des armées ». Par cette citation, on constate que les démagogues fondent leur flatterie et tromperie sur le détournement des deniers publics, la corruption, la gabegie et bien d'autres pratiques immorales.

Encore, on comprend que l'incapacité de nos leaders ne contribue pas au développement du pays. Par exemple, l'homme au totem léopard est l'un des hommes les plus riches de l'univers alors que son « pays n'a ni routes, ni hôpitaux, ni téléphones, ni avions, ni...ni... ». En outre, l'incapacité des démagogues se manifeste par le fait qu'ils aiment les femmes, les boissons et vivre dans une mondanité burlesque. Koyaga, par exemple, possède une femme dans chaque ethnie pour assurer l'unité du pays (pp.299-303). Les femmes du président sont comblées de biens matériels et ses anciennes maitresses ont facilement accès des crédits bancaires. Elles deviennent des ;

Mamies Benz [...]. Ces riches commerçantes plantureuses circulant sur les banquettes arrière des grosses Mercedes Benz.

En effet, l'impuissance des démagogues à résoudre les problèmes socio-économiques est entièrement marquée par des constations et des revendications collectives qui s'organisent quotidiennement, manifestant contre l'ordre établi ainsi que pour la liberté, des droits de l'homme et l'amélioration des conditions de vie. Les étudiants, les jeunes, les syndicats descendent dans la rue, rejoints par d'autres mouvements de la société tels que les associations et les églises. Les forces politiques d'oppositions ne sont pas en reste, mais ils luttent pour l'accès au pluralisme politique. Les émeutes et les manifestations contre l'État se montrent violentes contre les agents, les lieux, les biens publics, ou pacifiques comme « opérations villes mortes, grèves des fonctionnaires de l'État pour raison d'impatiemment par l'État ». Longtemps intériorisée au niveau individuel et collectif, cette violence débouche rarement sur l'insurrection. (EAVLBS : 95-101).

Dans le texte nous voyons comment les bilakoros en colère pillent, incendient, saccagent, volent. Les forces de l'ordre les attaquent, les dispersent, les font fuir .A coups de grenades et de fusils tirant à balles réelles .Avec des camions blindes, des

chars d'assaut. Les bilakoros, les déscolarisés font face, se défendent avec des jets de pierres, la fumée de vieux pneus enflammes, la rage, le massacre, les cris, les détonations la folie meurtrière des uns et destructrice des autres se poursuivaient toute la journée (p.358).

Ces convulsions sociales sont récurrentes. Elles provoquent l'insécurité sociale qui se traduit par l'exposition de la masse anonyme au problème de santé et favorisent l'émergence de la conscience révolutionnaire. Ainsi naît la Ligue de la Jeunesse Révolutionnaire (LJR) (P.293). Et le regroupement des exils politiques se constitue en force d'opposition. La socialité de l'œuvre se dévoile dès lors comme «une rupture déchirante»; car ces différentes forces sociales sont dans une logique d'antagonisme :

Comme si tous ces malheurs et désordres ne suffisaient pas, on constata d'autres phénomènes : la rumeur publique, la désinformation or la rumeur, les règlements de compte et les vendettas. (p. 350).

Cet équilibre précaire qui équivaut à une situation ni de paix ni de guerre selon la dialectique matérialiste a pour corollaire la détérioration progressive du bien-être des populations :

L'insurrection et toutes les malédictions qui l'ont suivie ont aggravé le chaos, rendu le pays exsangue (p.366), « la famine sévissait dans les villes alors que les récoltes pourrissaient dans les villages de brousse (372).

Notons que le narrateur nous dit que les forces productives vivent dans la précarité La lutte, l'insurrection n'avait profité qu'aux délégués, aux garçons de course et aux miliciens; comme toute une minorité d'autres déscolarisés continuaient à se débrouiller comme ils pouvaient dans les rues et les marches .Et la nouvelle situation

était que les marches et les rues-avec les interminables grèves et le désordre social-étaient devenus difficiles, sans cœur pour les enfants des rues (P.367).

Il est indéniablement convenable de dire que l'effritement de la cohésion sociale est consubstantiel au dépérissement de l'esprit communautaire. Tout converge à un état déficitaire des finances publiques vu qu'il y a focalisation sur un sociolecte de la pauvreté ; brousse-pauvre-pollution-absence d'infrastructure-faim-rareté de l'argent – misère-famine etc. Il en résulte une aggravation de la crise économique comme le texte l'indique à la page 372 :

La crise économique aggravée par le désordre social avait asséché le pays, rendu l'argent rare, plus difficile que jamais à acquérir pour les pauvres. Malgré que les organisations financières sollicitées par le président exigent l'instauration d'un Programme d'Ajustement Structurel (PAS), les mesures préconisées par le FMI n'amplifient la souffrance du peuple qui regrette la période de la dictature de Koyaga.

Les licenciements et les retraites deviennent courants :

Les premières mesures de restructuration des entreprises d'Etat exigées par le FMI sont appliquées. Les premières mises à la retraite anticipée sont décidées dans les chemins de fer. Elles frappent beaucoup de cheminots dont Dalmeda (p.352).

L'ébullition du front social qu'elles suscitent provoque un processus de pluralisation du débat politique par l'entremise d'une Conférence Nationale. Toutefois, nous trouvons à la page 369 que ;

Les membres de la conférence nationale se faisaient payer des indemnités mirobolantes, donnaient des fêtes, organisaient des diners au champagne. Par conséquent, on voit que la cause du peuple ayant été trahie, la république du Golfe devient un espace de guerre où les détonations, les grèves et les protestations deviennent chose banale. L'univers social dans l'œuvre est par conséquent dominé par le sociolecte de la guerre : détonations, coups de feu, rafales, mitraillettes, officiers, déflagrations, mort, assassinat, confusion indescriptible, chaos, insurrection, force de

l'ordre social. Ce désordre a un impact incommensurable sur l'environnement: la destruction de la biodiversité, la pollution olfactive dû à la putréfaction, la pollution de l'eau, la dislocation de la faune et de la flore, causé par feux de brousse etc.

Le narrateur s'évertue à décrire cette désolation :

Au fond, un gigantesque incendie de brousse embrasait l'horizon, masquait les montagnes et le coucher du soleil. Ce sont les brasiers de flammes que les bêtes fuyant. Les animaux étaient interceptés par des milliers de paysans équipés d'armes hétéroclites ; des paysans se livrant à la plus grande battue du siècle. (EALVBS : P.349).

Il en résulte que les démagogues n'arrivent pas à résoudre les problèmes socio-économiques –politiques et environnementaux dû à la mauvaise gouvernance.

Le texte donne forme à cette mauvaise gouvernance, précisément à la démagogie dans *En attendant le vote des bêtes sauvages* pour stigmatiser la dégradation continue des sociétés africaines. Il veut ainsi entonner le chant de l'espoir pour le renouveau politique et la bonne gouvernance nécessaires au renforcement du tissu social. L'émergence de ce nouvel esprit des écrivains postcoloniaux basé sur la construction d'une capacité d'anticipation stratégique est une condition essentielle à l'établissement du développement.

3.1.5 Démagogie s'associe à la magie et la sorcellerie

Tous les dirigeants postcoloniaux fondent leur pouvoir sur le maraboutage, le fétichisme, la sorcellerie et la magie. Le pouvoir de Koyaga repose sur la superstition. Parmi les personnages principaux, Bokano et Nadjouma, la propre mère de Koyaga sont les «les sorciers» les plus importants. La « veille 1 » nous renseigne sur Bokano. Il est qualifié de «marabout », terme qui dans son acception arabe stricte désigne une sorte de saint musulman et son tombeau mais qui en Afrique noire

renvoie à un « sorcier musulman ». Il se considère comme un élu. « le don de la divination st un plein privilège». (EALVBS :50).

Bokano est initiateur de Nadjouma et c'est sur les pouvoirs du marabout Bokano et de la sorcellerie de sa mère Nadjouma, que se fonde le pouvoir de Koyaga, sur la possession de deux objets magiques : un aérolithe et un vieux coran inventés par Bokano comme le griot, Bingo affirme :

« L'aérolithe lui avait annoncé qu'il avait choisi Nadjouma comme porteuse, comme femme possesseur ». (EAVLBS : 63).

A l'aide de ces pouvoirs magiques, Koyaga est capable d'ingéniosités zoomorphiques pour aller à bout des difficultés (*En attendant le vote des bêtes sauvages* : 69-76).

Pour arriver à tuer Fricassa Santos, qui est également un grand initié, un puissant sorcier au totem boa, Koyaga et les siens sont allés consulter un maître vodou. Le narrateur nous dit que Fricassa Santos lui-même :

« Si un tirailleur comme Koyaga parvenait à me tuer cette nuit, cela signifie que tout ce que j'ai appris est faux, que tous mes maitres m'ont menti. C'est-a-dire l'Afrique entière est fausse, est mensonge, que tous les talismans, tous les sacrifices n'ont aucun effet». (EAVLBS :92).

C'est précisément ce qui va se produire pourtant : l'assassinat de Fricassa Santos prouve la fausseté de la magie, bien que le roman lui-même ne tire pas explicitement la conclusion.

Néanmoins, il n'en reste pas moins que vraie ou fausse, la magie est un pouvoir et un auxiliaire du pouvoir en Afrique. Mais Kourouma nous fait comprendre que tous les démagogues dans son roman ont des marabouts et des devins à leur service .La divination joue un rôle constant dans la prise de décision politique. Fricassa Santos nous déclare parfaitement que :

il avait été conseillé au chef de l'État par les devins de la présidence de ne jamais accepter, tolérer dans l'armée nationale des anciens combattants d'Indochine (EAVLBS:79).

En plus, la magie a donc réellement une influence sur l'histoire africaine. Tous les dirigeants postindépendants s'en servent, d'Eyadema à Houphouët-Boigny (EAVLBS : 92) ou Mobutu. Ce dernier se désigne comme « L'homme au totem léopard » possède même un animal divinatoire :

« Avant chaque voyage du dictateur, la tortue sacrée est consultée. L'architecte fait jucher le président sur la carapace. La tortue bouge : le voyage est entrepris immédiatement. Autrement : les marabouts appliquent d'autres incantations » (EAVLBS : 246). Cet homme au totem léopard a même créé un poste ministériel chargé des Affaires occultes. « Le dictateur ne se déplace jamais sans une valise pleine de fétiches. Chaque marabout augmente la collection de ses porte-bonheur » (EALVBS : 246).

Nous voulons noter que presque tous les dirigeants décrits dans le roman de Kourouma sont doués de pouvoirs occultes et cela fait Bokano et Nadjouma jouer un rôle politique officieux, occupant également des fonctions dirigeantes qui confinent là au grotesque :

Il y a l'Association des devins, des voyants, des géomanciens. La maman est présidente de l'association et tous les adhérents courent rapporter à la présidence les confidences de leurs clients. Bokano préside l'Union des marabouts et chaque bile chez Bokano pour se faire rémunérer la moindre information insolite (EVALBS : 302-303).

Les mots « présidente et préside » montrent que ces deux personnages sont proches de Koyaga et influencent nécessairement sur la politique du président. Les deux associations constituent des parodies de syndicats, dont la fonction véritable tient bien plutôt au service de renseignements. Bingo s'adresse Koyaga pendant la cérémonie purificatoire, le donsomana, dans cette façon :

Tous les dictateurs africains – L'Afrique est de loin le continent le plus riche en pauvreté et en dictateur-avaient dans le lieu son équipe en action, une équipe chargée de récupérer la météorite, le coran et leurs porteurs. Et tous ces agents secrets du renseignement grouillaient autour de votre résidence et les maisons de votre maman et du marabout. (EAVLBS : 377).

Cette quête des objets magiques est absurde et ironique et nous en tirons la leçon morale que le Coran et la météorite, qui habituellement avertissent Koyaga de tous dangers et maléfices n'ont absolument pas prévue le soulèvement populaire et par conséquent sa mort. Cette réalité veut éduquer les lecteurs que la magie, force archaïque, n'est qu'une puissance liée à la tyrannie et à l'affaiblissement des aspirations à la démocratisation en Afrique.

3.1.6 Les démagogues aiment les femmes

Dans ce roman, nous avons constaté que les démagogues se caractérisent sans aucune honte par l'obscénité. Qu'en est-il de la sensualité du président Koyaga, précisément de son commerce avec les femmes? À en croire le narrateur, "il en fréquente beaucoup, en consomme énormément", d'autant qu'il est d'une race du peuple paléo chez qui mariage et compagnonnage n'impliquent pas fidélité :

Koyaga donc aime, pratique, use les femmes à la manière paléo. Des toquades, des passades, généralement pas plus [...]. Il recrute ses amantes parmi les jeunes filles des groupes de choc. Les groupes de choc sont ces brigades de jeunes filles qui l'accueillent, chantent et dansent ses louanges, sa geste. Elles sont partout où il va ou réside. (EALVBS : 282)

Toutes savent que les anciennes maîtresses du Président Koyaga peuvent non seulement se marier avec des tiers mais, en plus, obtenir des crédits bancaires et des facilités en matière d'affaires. Plus choyées sont celles qui ont fait des enfants avec le Président qui est déjà père d'une centaine d'enfants dont soixante-six sont âgés de moins de douze ans.

Qu'ils soient légitimes ou naturels, tous les enfants de Koyaga sont sur le même pied d'égalité, traités avec les mêmes égards. Dans ces conditions, il est aisé de comprendre que le Président Koyaga soit l'homme de la République du Golfe le plus

sollicité par la gent féminine et qu'il « change de chambre, de lit, de maîtresse trois fois par nuit » (EALVBS : 353).

3.1.7 Les démagogues s'associent à la violence et manque de vision

Les démagogues décrits dans notre étude de recherche manquent d'imagination et de maturité d'esprit pour mener à bien leurs projets. Tous les programmes de développement leur sont imposés par l'occident. Ils sont aveugles parce qu'ils n'ont pas de personnalités, tout leur est imposé de l'extérieur. Ils ne savent même pas qui ils sont, ni quels sont leur rôles. Ils ne se sont pas encore totalement libérés du joug colonial mais ils servent encore plus les intérêts de leur ancien maître plutôt que ceux de leur population. Ils n'ont pas encore achevé leur processus d'autonomisation de changer l'ordre du monde colonial, réaliser un affrontement décisif et meurtrier et briser tous les obstacles.

Selon Franz Fanon, dans son article ; *sociologie d'une révolution*(1959), la violence est un moyen qui doit se présenter comme une force absolue de la conscience nationale, celle qui regroupe les opprimés autour d'une même cause et ne les branche que sur elle en leur insufflant le même sentiment de solidarité. Elle devient une force absolue du sens de responsabilité, celle qui, une fois la victoire remportée, conduit les citoyens à préserver, à tout prix, sa liberté conquise, celle qui fait de lui le responsable, le Maître de sa vie, de telle manière que son histoire douloureuse ne puisse recommencer. Les démagogues ne savent pas que la violence s'avère une force absolue de la contre-violence, celle qui décrète l'arrestation, le jugement et la condamnation de ceux qui commettent les crimes humanitaires, celle qui fait payer la destruction de l'homme par l'homme.

Pour Fanon, bien que les États africains aient acquis leur indépendance, ils demeurent encore mentalement colonisés. Il faut donc que ceux-ci s'engagent dans des actions visant leur libération. Tout mouvement de libération commence par une prise de conscience de son état d'esclave. Celle-ci provoque un sentiment de révolte qui se transforme en acte. (Fanon Franz 1959 :59)

Malheureusement, la société postcoloniale telle qu'elle est décrite dans les différents romans met en scène une palette de violences que nous voulons d'abord identifier, ensuite classer en fonction de leur source et de leur mode opératoire au sein de la société post indépendante en Afrique. Elles vont de la violence politique à la violence psychologique en passant par la violence physique qui s'exerce directement sur les corps des individus. Patrick Chabal, (*Pouvoir et violence en Afrique postcoloniale* : p. 51.)

Selon Mamadou Kalidou Ba, la violence apparaît, dans le roman, comme le dénominateur commun des chefs d'État. Ces derniers sont des démagogues sanguinaires, violents et criminels.

Dans sa définition, la violence est souvent associée à la douleur qu'elle engendre chez les sujets sur lesquels elle s'exerce, mais elle est d'abord une forme d'expression. Elle appartiendrait même aux premières formes d'expression du genre humain balbutiant dans son apprentissage de «la civilisation ».

Nous pouvons appréhender le thème de la violence comme : la violence psychologique la violence politique et la violence physique.

3.1.8 La violence psychologique

Pour expliquer la notion de la violence psychologique, nous disons que c'est une forme de torture qui n'est pas pratiquée directement sur la victime, mais sur des membres de sa famille, en vue de casser son moral. Notons bien que les viols constituent également une forme de violence psychologique que subissent les femmes dans nos différents ouvrages.

L'homme au totem caïman est réputé dans ce domaine. « Il fut méchant au point d'avoir inventé, comme méthode de torture, la livraison, la soumission de la vieille maman septuagénaire d'un prévenu au viol d'un hideux lépreux libidineux. »

Dans *Murambi le livre des ossements*, le romancier nous dit que les jeunes sont excités à l'idée qu'ils pourront coucher avec des jeunes femmes chaque fois qu'ils en auront envie, juste comme ça. Ils relatent avec joie les abus sexuels qu'ils ont fait subir aux femmes pendant les massacres :

« Nous avons passé la nuit sur les lieux. On s'est bien amusés avec les femmes. Quand elles ne sont pas trop mal, on les liquide en dernier. On est des jeunes, après tout, et il faut bien vivre »
(*Murambi*, p. 88)

Dans le même sens, le romancier nous fait comprendre que les scènes de viol sont communes dans *Johnny chien méchant*. Après l'attaque de la radiotélévision nationale, le personnage Chien méchant viole la célèbre journaliste Tanya Toyo, sur le regard d'un technicien travaillant dans le studio. Ce viol est relaté avec fierté par ce même personnage qui trouve dans cet acte odieux le symbole de sa puissance et de sa force.

Dans *La mort faite homme*, le personnage principal Mianza se souvient aussi du fond de son cachot, du viol dont il fut victime alors qu'il n'était qu'un adolescent. Le Directeur de l'école, Révérend Père avait pour passe-temps favori le viol des petits

garçons dont il avait la charge d'encadrer. Il fait venir le petit Mianza qui prend peur devant ce vieil homme, mais ne peut résister car ce dernier exerce sur lui, ainsi que sur tous les autres petits.

Ce qu'il éprouve, ce n'est plus cette peur qui vient de l'absence de la peur. Mais un dégoût profond, pour certains êtres immondes.

«Lui, il halète. Il a attrapé son bras. Il a desserré la boucle de la ceinture. Il palpe la chair fraîche. Il caresse. Il passe la main. Une main humide, mouillée, visqueuse. Gluante. Et qui sent le moisi. Le moisi. Il se love, il sue. Et il parle. Il parle sans arrêter, l'idiot! D'éprouver cette pâte, il a failli hurler de douleur. De la sentir se promener sur sa peau, s'introduire traîtreusement entre la fesse, entre les jambes, et chercher à monter, à serrer, à arracher. Puis les deux mains. A serrer. Puis les lèvres, puis la bouche puante. Puis le souffle court, puis le hoquet. Puis la violence. Puis la crispation, puis le cri. Puis..., le néant. Le néant.» (LMFH², p. 45-46)

Cette pratique sexuelle se situe en marge de la normalité. C'est une tendance contre nature qui peut être considérée comme une folie. On peut donc dire au regard de ce qui précède que les femmes payent toujours le plus lourd tribut pendant les périodes de trouble pendant que les homosexuels ont de tous temps constitué une communauté de marginaux en quête de leur reconnaissance et de leur intégration dans la société des hommes normaux. Ces dernières sont alors déshonorées, chosifiées et enfin, d'un coup de couteau, de machette ou tout simplement d'une balle dans la tête, envoyées à la mort. Par conséquent, il nous est logique dans notre étude de recherche pour dire que les démagogues en Afrique n'ont qu'un objectif, violer les femmes qu'ils rencontrent sur leur passage et piller tous les biens des hommes qu'ils rencontrent et terrorisent.

Dans *Allah n'est pas obligé*, Kourouma nous indique que l'exercice de pouvoir politique que pratiquent les démagogues se fait dans la brutalité et la bestialité. La

² *La mort faite homme*

torture est le maître-mot de leur pouvoir. Les limites humaines sont franchies avec les guerres civiles et les protagonistes rivalisent d'horreurs. C'est l'escalade de la violence et la recrudescence des tueries. Comme Kourouma affirme par l'entremise du narrateur de Allah n'est pas obligé que:

Quand on dit qu'il y a guère tribale dans un pays, ça signe que des bandits de grand chemin se sont partagé le pays. Ils se sont partagé la richesse, ils se sont partagé le territoire ; ils se sont partagé les hommes. Ils se sont partagés tout et tout et le monde entier les laisse faire. Tout le monde les laisse tuer librement les innocents, les enfants et les femmes (p.251)

3.1.9 La violence politique

La violence politique est la violence qui est née d'un processus économique et politique plaçant l'individu dans des conditions de vie impossible. Selon Patrick Chabal la violence politique est plus cachée. Elle ne se dévoile pas aussi aisément même si elle est le plus souvent tout aussi redoutable. La violence politique est la violence commise par défaut, simplement parce que l'Etat est incapable de gouverner efficacement, incapable de faire face aux responsabilités qui lui incombent, à savoir (entre autres) gérer le patrimoine dont il possède le contrôle. Il s'agit de la violence qui provient, par exemple, de la destruction de l'économie commise par l'Etat totalisant, la violence de l'incompétence qui afflige les administrations africaines et qui a pour conséquence l'avilissement des administrés, ou encore, et peut-être surtout, la violence de la famine. (Farmer, 2007 : 51.).

Dans *En attendant le vote des bêtes sauvages* Kourouma nous dit:

La politique est illusion pour le peuple, les administrés. Ils y mettent ce dont ils rêvent. On ne satisfait les rêves que par le mensonge, la duperie. La politique ne réussit que par la duplicité (*EALVBS*: 278).

Ainsi, la Politique dans l'Afrique d'après les indépendances fonctionne sur la base du mensonge et, pour les démagogues africains, elle ne peut réussir que par la fausseté, la matoiserie, la tromperie et l'hypocrisie.

La conséquence en est que dans les systèmes politiques africains postcoloniaux, les gouvernés sont animalisés et tout se déroule exactement comme tout est régi par la loi de la force et les gouvernés ne sont pas plus considérés que comme des animaux à chasser. Nous avons découvert dans cet extrait :

La politique est comme la chasse, on entre en politique comme on entre dans l'association des chasseurs. La grande brousse où opère le chasseur est vaste, inhumaine et impitoyable comme l'espace, le monde politique. (*EALVBS* : 200.)

Nous comprenons donc pourquoi les assassinats politiques ont été courants, pratiquement quotidiens dans les jeunes Etats indépendants en Afrique L'Afrique postcoloniale connaît l'instauration des Etats démagogiques dans tous ses pays où tout sursaut de nationalisme ou d'attention particulière aux problèmes fondamentaux des populations. Commencera alors le culte de l'incurie politique, de la concussion, de la corruption, pour tout dire, l'Etat africain postcolonial fonctionne sur la base de la violence politique, de la corruption et du mensonge, de la gabegie.

Les pays africains, presque dans leur majorité, seront dirigés par des soldats venus au pouvoir à la faveur des coups d'Etat. Dans *En attendant le vote des bêtes sauvages*, Kourouma nous décrit la scène horrible de l'assassinat de Fricassa Santos, le Président démocratiquement élu de la République du Golfe, par Koyaga et ses lycéens :

Le Président saigne, chancelle et s'assied dans le sable. Koyaga fait signe aux soldats. Ils comprennent et reviennent, récupèrent leurs armes et les déchargent sur le malheureux Président. Le grand initié Fricassa Santos s'écroule et râle. Un soldat l'achève d'une rafale. Deux autres se penchent sur le corps. Ils déboutonnent le Président, l'émasculent, enfoncent le sexe ensanglanté entre les dents. C'est l'émascultation rituelle [...] Un dernier soldat avec une digne tranche les tendons, les bras du mort... (*EALVBS* :PP.100-101.)

Cette citation nous dit que notre continent est explicitement présenté dans ce récit épique comme le pays des violences et le manque de vision et ses dirigeants comme autocrates barbares et primaires, inaptes à la complexité démocratique. Par exemple, il est clairement recommandé à Koyaga de s'initier à la "science de la dictature auprès des maîtres de l'autocratie":

Vous ne devez, Koyaga, poser aucun acte de chef d'Etat sans un voyage initiatique, sans vous enquérir de l'art de la périlleuse science de la dictature auprès des maîtres de l'autocratie » (EALVBS: 171). Koyaga devra donc aller à bonne école auprès de huit « tyrans de la vaste Afrique, terre aussi riche en violeurs de droits de l'homme qu'en hyènes (EALVBS : 259).

Notons bien aussi que le dictateur au totem chacal était aussi moyenâgeux, barbare, cruel, menteur et criminel que tous les autres pères de la nation africaine de la guerre froide (EALVBS: 241). Le dictateur au totem chacal est filou comme un chacal. Outre le « potentat au totem chacal du désert » (EALVBS: 241), il y a celui au totem panthère, qui est féroce comme la panthère; le charognard, dictateur de la forêt centrale de l'Afrique est aussi glouton qu'un charognard; son homologue, le dictateur au totem hyène, est sot et criminel comme l'hyène. Il y a également le léopard qui est sanguinaire; le chef au totem serpent boa et le dictateur au totem lion, « le roi des dictateurs du continent » (EALVBSs: 171-173); sans oublier le caïman, la plus ancienne des bêtes terrestres. L'homme au totem caïman est le « dictateur de la République des Ébènes » (EALVBS : 77), le vieux dictateur roussi (EALVBS : 180) chez qui Koyaga apprend les règles élémentaires de la dictature dont la première est de savoir confondre les caisses de l'Etat avec ses fonds personnels.

Pour justifier que les dirigeants africains manquent véritablement la vision politique, le romancier met en scène comment l'Empereur faisait tout pour tout le pays et, au lieu de l'aider, les habitants allaient marauder dans ses champs .Il était donc compréhensible de l'Empereur tremblant de colère à la vue des comploteurs

communistes qui jaloux de la réussite de ses exploitations libérales, sabotaient son œuvre. (EALVBS : 223)

Pour l'homme au totem léopard, il décide de laisser l'exploitation du pays à l'informel, au peuple lui-même sa propre gestion en libéralisant totalement l'exploitation minière dans le pays au sous-sol le plus riche du monde. [...] Chaque citoyen peut creuser où il veut avec les moyens dont il dispose. [...]

Ahmadou Kourouma nous explique qu'une dizaine de milliers, les enseignants, les fonctionnaires abandonnent les classes et les bureaux pour aller se faire « casseurs de pierres ». [...]. Il a appelé cela les libéralismes nouveaux politiques (EALVBS : 256)

Notons bien aussi que la gestion de Koyaga s'avère aussi ridicule que celle de ses collègues. Ses stratégies pour maintenir l'unité dans son pays dissimule un tribalisme profond. Tous les postes importants, c'est-à-dire ceux de la garde présidentielle et de l'Assemblée Nationale, sont occupés par des proches ou des membres de son clan. En revanche, le dictateur estime qu'il ne pratique pas le tribalisme car il tolère des femmes de toutes les ethnies dans son lit :

Vous pensez que bien diriger votre République vous demande d'être un peu de toutes les ethnies du pays, d'être allié à toutes les ethnies du pays. Vous vous attribuez au moins une femme de chacune des quarante-trois ethnies de la République. (EALVBS : 300).

Par conséquent, nous affirmerons que le sentiment d'être trahi et abusé est prédominant dans les romans d'Ahmadou Kourouma et d'autres romans africains post coloniaux. Le président (Koyaga) est le personnage qui incarne le mieux cette déception et cette désillusion. Son désenchantement est à la hauteur de son espoir de voir enfin les choses changer définitivement dans de bonnes directions. Pour lui, les rêves étaient permis car toutes les conditions étaient réunies pour un véritable changement. Ceci nous permettra de dire que les leaders qui ont pris les rênes du

pouvoir sont loin de relever les défis auxquels le pays est confronté. Ainsi, les rêves suscités par les indépendances sont restés lettres mortes comme l'affirme Maina dans

Kill Me Quick :

We dream a great lot. [But] none of these things [dreams] will ever come true. [...] It is not good remembering. It only hurts
Mwangi (1973/1989: 35).

Cette souffrance, cette blessure de la majorité, les laissés-pour-compte de la société, est la conséquence de la faillite des dirigeants, des leaders politiques et des élites.

Il faut dire que les structures politiques, garantes de la gestion de la cité ont installé les citoyens dans un état de paupérisation, de souffrance et de précarité indescriptibles. C'est ce qui s'observe dans *Temps de chien* de patrice Nganang et *La folie et la mort* de Ken Bugul. Chez le premier, l'essentiel de l'intrigue se passe à Madagascar, un quartier populaire, très pauvre de la ville de Yaoundé au Cameroun. Délaissés volontairement par les pouvoirs publics, les habitants de ce quartier se débrouillent tant bien que mal dans toutes sortes d'activités honnêtes et malhonnêtes pour pouvoir se nourrir: vol, escroquerie, prostitution, rapt... L'homme est ici réifié, animalisé par la misère que le pouvoir politique les fait subir. «Un homme qui a faim est un animal » (TDC³ : 200), affirme le chien narrateur Mboudjak. On dirait même que les conditions chaotiques de vie ont un impact sur leur psychisme. Un personnage, constatant le comportement déviant d'un enfant du quartier Madagascar, n'hésite pas à accuser l'environnement dans lequel il vit: «C'est cette ville qui les rend cinglé. On va faire comment alors » (TDC : 184)

Ce sont les conditions impossibles de vie qui vont provoquer la tentative de suicide d'une femme, fonctionnaire dans l'administration publique qui affirme n'avoir pas eu de salaire depuis plusieurs mois pourtant elle travaille tous les jours comme il se doit.

³ *Temps de chiens*

«La malheureuse ne comprenait pas que personne, mais alors personne dans ce pays ne compatisse à son sort de misère. Elle ne comprenait pas que personne, mais alors personne ne se soucie de la misère qui rongait son ventre, de la famine qui lessivait ses forces, elle qui avait toujours payé ses impôts, elle qui avait de nombreuses bouches à nourrir. Et puisque l'État se foutait d'elle, puisque l'État ne pensait même pas qu'elle existait, elle avait décidé de lui offrir sa vie « afin qu'on en pane plus ». Elle s'était jetée devant les roues du « bus de l'Etat » pour que cet État kleptomane qui ne pouvait pas lui donner le salaire qu'il lui devait depuis, « l'argent que moi-même j'ai travaillé, disait-elle, pour que cet État-escroc achève alors de la tuer pour démon. Elle parlait comme une folle. Elle parlait en secouant son corps couvert de poussière» (TDC : 209).

Contrairement à ce qui se passe dans *Temps de chien* où on remarque une certaine apathie du peuple, son incapacité à s'organiser pour revendiquer plus de considération de la part des démagogues, dans *La mort faite homme*, le peuple est conscient et tente de s'organiser pour mener des actions dans ce sens. Nous en voulons pour preuve la grève des étudiants qui s'est achevée par un bain de sang. C'est l'indifférence de l'État face aux aspirations légitimes de la communauté estudiantine qui est à l'origine des tensions et des soulèvements des étudiants et qui s'achèvent par un bain de sang dans *La mort faite homme* de Pius Ngandu Nkashama. Jean Michel Landry, (2007 : 6).

Le narrateur présente cette scène en ces termes:

Temps maussade. Atmosphère des plus tristes. Déploiement peu habituel des forces de l'ordre. Armée et police. Circulation interdite sur certains tronçons. Telle fut l'image de la ville aux premières heures de la journée d'hier. Et à la base de cette situation peu commune, une manifestation estudiantine. Qui a vite tourné à un affrontement. Ri/an: des arrestations, des blessés, des disparus, des morts. Ainsi donc, pour la première fois, depuis plus d'un an, le sang a coulé dans ce pays. Verse par les fils de ce pays. Pour la première fois, le sang a coulé dans la capitale. (LMFH : 63)

Nous avons aussi noté que le roman *La folie et la mort* démontre cette même passivité du pouvoir politique dans plusieurs domaines de la vie publique: santé, éducation et insertion socioprofessionnelle des jeunes. Le peuple est réduit à une vie de misère, sans moyens d'améliorer ses conditions de vie. Affirme le narrateur :

On pouvait alors imaginer et comprendre le nombre de jeunes gens qui avaient bravé les refoulements à l'aéroport, les expulsions et autres traumatismes, (LFM⁴ : 16)

Par ailleurs, ce grand malaise est également perceptible dans le mode de vie auquel les citoyens étaient réduits. En effet, la débrouillardise était la clé de la réussite, de la survie, sans

«Scrupules, sans morale». «S'en sortir. S'enrichir». «A tout prix. Pour des millions de personnes de ce pays maudit du Continent». (LFM : 50)

3.1.10 La violence physique

La violence physique selon la typologie de Paul Farmer, est celle qu'on connaît le mieux car c'est la plus visible, la plus présente et surtout la plus identifiable. Tout le monde reconnaît la phase de la violence active de l'État, quelle que soit la forme qu'elle prend: rafle, détention, torture, abus de pouvoir, incarcérations, exécution etc.» (2007 : 51).

La violence qui s'exerce sur les corps des individus touche aussi leur psychologie. Cette forme de violence correspond à la « violence active » développée par Patrick Chabal. La violence physique, très présente dans les ouvrages de notre étude de recherche, intègre celle qui s'inscrit dans l'ordre du visible, du palpable et du nommable. C'est celle que l'on peut identifier et classifier en fonction de sa gravité et éventuellement faire l'objet de preuve tangible dans une enquête judiciaire comme ce fut le cas après le génocide des Tutsi au Rwanda, avec la mise en place du TPIR (Tribunal Penal International pour le Rwanda), chargé de punir les commanditaires et

⁴ La folie et la mort

les acteurs des massacres pendant le génocide. La violence touche le corps des individus, l'avilit et l'asservit ou le tue.

Dans les écrits du génocide, *Murambi le livre des ossements* et *L'Ainé des orphelins*, les attaques à la machette sont le moyen privilégié de la mise à mort de l'ennemi. L'opposition avait recours aux machettes pour décimer totalement l'ethnie tutsie. Les organisateurs du génocide au Rwanda en 1994, ont intentionnellement ordonné à leurs milices de tuer non pas à l'arme automatique, mais à la machette. En les amenant à massacrer leurs propres victimes de leurs propres mains, ils entendaient renforcer symboliquement la cohésion de leurs propres rangs.'

Dans *Murambi le livre des ossements*, tout comme dans *l'Ainé des orphelins*, la machette est l'arme du génocide. Les victimes ne sont pas tuées par balles de fusil, mais elles sont tout simplement découpées ou égorgées sans ménagement par ces «brutes sanguinaires» (Murambi...P. 47). Le pays tout entier est plongé dans une sorte de boucherie humaine. Ce tableau sombre est relaté par Jessica Kamanzi, personnage de *Murambi le livre des ossements*, qui raconte ici une scène de décapitation des Tutsi à laquelle elle a assisté.

«Près de Kyovu, je vois des centaines de cadavres à quelques mètres de la barrière. Pendant que dès ses collègues égorgent leurs victimes et les découpent avec leurs machettes, tout près de la barrière, un milicien vérifie les pièces d'identité» (Murambi..., p. 46-47).

Dans *Johnny chien méchant*, c'est un coup de crosse qui a rendu impotente la mère de Laokolé, le personnage principal de ce roman. Elle raconte ici la scène de pillage au cours de laquelle son père a perdu sa vie, et sa mère ses jambes:

Dans la cuisine, ils avaient trouvé Maman qui essayait de cacher un sac de riz ; furieux, le chef des soldats avait bondi sur elle et avait commencé à lui arracher son pagne. Aux cris de Maman, Papa et Fofu avaient couru dans la cuisine. Tout était allé très vite ensuite. Papa avait agrippé le milicien par le col, l'avait fêté

par terre et dans sa colère incontrôlée, avait commencé à lui donner des coups de pied pendant qu' 'au même instant un des militaires avait lâché à bout portant, une rafale sur sa tête. Fofu couvert d'éclaboussures de sang et de cervelle, s'était mis à hurler hystériquement. Ils l'avaient brutalement repoussé au salon. Le chef du commando s'était relevé survolté, fou de colère, et avait fracassé les deux jambes de Maman. (JCM⁵ : 47)

Pour Nganang (2007 :221), le profil du pouvoir postcolonial se caractérise sous un aspect violent et deshumanisant. Il envisage comment la pauvreté et manque de vision de nos leaders postcoloniaux poussent des milliers des refugies à s'entasser toujours sur les routes, dans leurs loques déchirées, les enfants au petit ventre, gonflé, aux yeux exorbités, aux joues démesurément agrandies, pleurant sous les manguiers, réclamant une banane, un morceau de manioc et des vieillards en marasme.

Nganang dépeint les hommes politiques qui sont au pouvoir comme des tortionnaires qui frisent les conditions frustrantes comme les occupants de l'enfer :

«Aurai-je le courage de témoigner pour les milliers de vie qu'on sacrifie chaque jour. L'homme est sévèrement châtié par des ignobles tortionnaires (...). C'est ici que l'enfer acquiert sens plein. Parlez fou ! Vos proverbes, vos lois sont obscurs»
(Nganang 1983 : 61).

Cette citation confirme que la critique de Kourouma n'est pas sans fondement quand on connaît la suite de cette manque de vision caractérisée par effondrement économique et guerre civile en Afrique postcoloniale.

⁵ Johnny chien méchant

CHAPITRE QUATRE

DÉNONCIATION DE LA DÉMAGOGIE DANS L'ŒUVRE

4.0 Introduction

En attendant le vote des bêtes sauvages est moins un simple donsomana, récit purificateur, qu'un avant-gout du jugement dernier, celui du peuple ou celui de Dieu; c'est plus nettement une condamnation de la dictature et une dénonciation du néocolonialisme.

Le texte dénonce à travers une incisive satire et ironie des barbaries perpétrées par les régimes démagogiques fondés sur des partis uniques. Le roman de Kourouma est une image figurative du procès de la démagogie dans «Afrique aux mille dictateurs. » En effet, le personnage central du roman, Koyaga, le prototype des chefs d'Etat dictateurs, semble comparaître devant le tribunal des maîtres chasseurs, où sont dénoncés ses « saloperies », ses « conneries », ses « mensonges », « ses nombreux crimes et assassinats », En décrivant comment les pays occidentaux ont transformé le continent en un champ de bataille idéologique et politique au cours de la guerre froide, et comment ils ont soutenu les régimes dictatoriaux,

Le narrateur s'applique sur l'emploi de la satire en forme ironique pour présenter une peinture des démagogues qui se montrent, par la nouvelle façon de piller, de voler et réduire au sous-développement les malheurs et misérables peuples africains.

«La satire est définie comme étant « un écrit dans lequel l'auteur fait ouvertement la critique d'une époque, d'une politique, d'une morale ou attaque certains personnages en s'en moquant » Schoentjes (2017 : 113).

Il est donc question ici de porter un jugement de valeur sur une tare, un problème, mais en utilisant le rire, la moquerie, la dérision, le sarcasme. À ce propos, comme Mongo Beti lors d'un entretien avec l'écrivain et chercheur nigérian Biakolo, affirmait : « la meilleure démystification, se fait par l'humour, l'ironie, la satire. » Sehoentjes (2017 : 118)

En outre, la satire est définie selon les propos recueillis sur la notion de la satire tirés de <http://www.acueil> comme « un long poème où l'auteur attaque les défauts, les ridicules de ses contemporains ». En effet, par une pseudo-épopée, Kourouma fait une exposition critique des dictateurs africains de la période postcoloniale. *En attendant le vote des bêtes sauvages* est une œuvre satirique qui souvent provoque le rire. L'empire Bossouma est un personnage super drolatique et comique (pp.237-239).

Le texte dénonce par la voix de Bingo, le très doué griot, le mensonge de l'histoire, les tromperies de l'épopée qu'il est censé chanter. Cette épopée est dite ironiquement puis transformée en satire. A moins, d'être l'héroïsation d'un criminel, en prétendant faire l'éloge de sa gloire militaire, l'épopée, dans *En attendant le vote des bêtes sauvages*, fait montre de l'illusion du réel, que la satire déconstruit.

En effet, Bingo, tout rapportant l'épopée, la dénonce en racontant le combat de Koyaga avec les montres qui hantaient les paléo, Bingo commence à suggérer les vraies raisons de son succès :

Toujours armé de votre carabine 350 Remington magnum...». « Le coup de la 350 Remington magnum part pour la troisième fois ». L'allusion se fait plus précise au sujet du caïman : « le héros d'Indochine, le tireur d'élite, par trois encore vise et fait feu... (p231).

La fin de ce récit montre que Koyaga est plus un assassin qu'un héros sauveur car il ne s'est pas « contenté (notons le caractère paradoxal de cette formulation) de faire

passer de vie à trépas les quatre monstres qui terrorisaient tous les pays paléo » ;« Avec votre Remington magnum [...] sangliers...». Les termes employés, en humanisant les victimes, présentent ces «exploits » comme des crimes et le héros comme un criminel. Ainsi seront dénoncés la dictature, les conneries, les mensonges, et les crimes de Koyaga et des autres dictateurs.

Par cette satire, le roman dresse un tableau général de la politique dans l'Afrique postcoloniale. Il dénonce donc le régime policier (EALVBS :P.302), la terreur milicienne (les lycas) et les pratiques violentes (l'émasculation) (EALVBS :PP.98-122), le militarisme (Koyaga est soldat et s'est nommé général; Bossouma s'est autoproclamé maréchal, le dictateur au totem léopard est nommé général), les détournements d'argent, les mœurs débridées des dirigeants (Koyaga possède une femme dans chaque ethnie pour assurer l'unité de la nation pp.299-393), le culte de la personnalité, les faux attentats (cinquième veillée) et la propagande généralisée.

Selon Cyriaque (1998 : 123-140) Kourouma introduit le « rire africain » dans le monde littéraire francophone, c'est-à-dire « une féroce ironie exercée aux dépens de soi, qui rend possible, sans doute pour la première fois dans l'histoire de cette langue, le récit des horreurs » Tous les romans de Kourouma font preuve de ce « rire africain. »

Nous analysons la dénonciation du totémisme et du fétichisme ainsi que les caractéristiques de l'ironie dans *En attendant...* Nous essayons de répondre à la question suivante : « Dans quel but l'ironie est-elle appliquée dans le roman? » Nous étudions les liens entre l'ironie et la distanciation. Ensuite, nous essayons de prendre en considération le rapprochement au récit picaresque et le grotesque des personnages.

4.1 Analyse totémisme et fétichisme dans l'œuvre

Bourdieu (fétichisme politique, 1982: 28) nous explique que les fétichistes politiques sont des gens, des êtres qui ne semblent devoir qu'à eux-mêmes une existence que les agents sociaux leur ont donnée. Bourdieu s'appuie sur Marx pour définir le fétichisme comme ce qui advient lorsque « des produits de la tête de l'homme apparaissent comme doués d'une vie propre.» (1984: 49). En d'autres termes, Bourdieu pense que le fétichisme politique réside précisément dans le fait que la valeur du personnage apparait comme charisme, mystérieuse propriété objective de la personne, charme insaisissable, mystère innommable.

En Afrique francophone subsaharienne, le fétichisme politique y est donc un totémisme (puisé dans les rituels culturels autochtones) qui permet de renforcer son impact psychologique sur l'opinion publique. La postcolonie connaît donc l'expérience contemporaine du dépassement du voir et du croire, du pensable et du possible ; une expérience où la norme et la loi sont toujours violées, redoublées, dédoublées, voire déréalisées au point de rendre indécidables les limites du réel et de l'imaginaire politique (Tonda, 2002 :1)

En somme, la post colonie représente donc un contexte socio-politique où l'imaginaire insiste, nous l'avons dit, sur la consubstantialité criminelle du pouvoir politique et des pouvoirs extraordinaire des fétiches. Lorsqu'il parcourt *En attendant le vote des bêtes sauvages* de Kourouma, le lecteur est tout de suite saisi par la profusion de totems. Il y en a autant qu'il y a de personnages. La tendance se vérifie dès le cinquième mot de l'incipit du roman, dans cette présentation liminaire du personnage qui va animer le récit : « Votre nom Koyaga! Votre totem: faucon !» (EAVBS :9). Le faucon, symbole de force et de potentialités divines, «a valeur de théophore, c'est-à-dire qui relie son porteur à une divinité: il s'agit ici du dieu de la

chasse et de la confédération des chasseurs. » (Gbanou 2002 : 56). Mais le totem ne remplit pas seulement une fonction spirituelle. Il a ce pouvoir, dans l'imaginaire populaire africain, de relier l'homme à la nature, au noumène, dans l'acception que lui confère Kant (2001), c'est -à -dire à tout ce qui existe et que la raison ne peut atteindre. Le totem serait donc tout ce qui crée ou renforce le sentiment de minime du "tout autre", dont parle Wartelle (1982 :68). Autrement dit, le totem tient lieu d'élément de singularisation et de distanciation de l'individu par rapport aux autres, de « mode de ralliement et d'affinité avec le cosmogonique » (Gbanou, 2002 : 56).

Dans le cas de Koyaga, le faucon comme totem, il confère un rang social particulier porteur d'une vocation messianique et de royauté. En effet, il est à la fois président, chasseur et soldat. C'est donc un masque derrière lequel il peut dissimuler sa personnalité de dictateur sanguinaire. Cet attribut totémique lui confère une image plus humaine (humanisant ?) de conducteur d'hommes (président double d'un rêve messianique)- cc qui sous-entend une grandeur morale, des vertus de tolérance, de compréhension, de sagesse ... - soldat, c'est-à-dire défenseur de l'intérêt supérieur de la nation et de l'intégrité territoriale, personnage sensible et à l'ordre et enfin, chasseur (courage et intrépidité s'entendent) (Gbanou, 2002 :57).

En se donnant à voir comme »faucon », Koyaga entretient le mythe du bon président dont il se réclame. Même si dans la réalité il n'est qu'un président-dictateur. Tout se passe au niveau des sous-entendus des attributs totémiques.

Dans *En attendant le vote des bêtes sauvages*, Koyaga, le héros principal n'est pas le seul personnage du roman à associer son destin à un totem. La plupart des personnages principaux possèdent chacun un totém. Ainsi Nadjouma, la mère de Koyaga possède une météorite fétiche en plus de ses pouvoirs surnaturels. Elle est la garante de la puissance de Koyaga. C'est elle qui a transmis les pouvoirs surnaturels a

son fils: «Vous devez, vous Koyaga, a votre mère tout ce que vous vous avez, tout ce que vous ... » (EAVBS: 41).

Bokano, alias Allama, c'est-à-dire par la volonté d'Allah (EAVBS :52), a «reçu deux viatiques de son maître: un vieux Saint Coran et un aérolite que le maître avait reçus lui-même de sa lignée paternelle et maternelle respectivement » (56). La galerie la plus importante des personnages ayant un animal pour totem correspond à la liste des différents chefs d'État africains qu'on reconnaît facilement sous les traits à peine de l'écrivain ivoirien. Le voyage d'initiation entrepris par Koyaga aux «quatre points cardinaux de l'Afrique liberticide » (EAVBS :183) pour s' enquérir de l'art de la périlleuse science de la dictature auprès des maîtres incontestés de l' «autocratie» (EAVBS :183) n'est qu'un prétexte de demiurge que l'écrivain utilise ici pour passer en revue le catalogue très fourni de la faune des dictateurs africains.

A la lecture du roman de Kourouma, on est surpris que tous ces hommes politiques s'associent métaphysiquement a un objet totémique qui peut prendre la forme d'un animal pas n'importe lequel mais celui qui, de par sa vertu, caractérise le plus leur véritable nature d'humain. Ainsi, le lecteur apprend-il qu'un dictateur de la forêt de l'Afrique centrale, dont le totem est le charognard, « est aussi glouton qu'un charognard », que son confère au totem hyène, « un maître en pensée unique de l'Afrique orientale, [est] aussi criminel qu'une hyène.» (EAVBS :184) Son homologue au totem panthère incarne tout l'art d' «un maître en parti unique du golfe de Guinée, de l'Ouest de l'Afrique, un potentat qui serait aussi féroce qu'une panthère » (EAVBS :184), ainsi que le chef au totem serpent boa qui vante son expérience de «rédempteur de l'Afrique » (EAVBS :185).

Le roi ivoirien force à peine le trait dans sa caricature, c'est lorsqu'il tire le portrait du souverain des Djebels au totem chacal. Il le décrit comme un dictateur «aussi

moyenâgeux, barbare, cruel, menteur et criminel que tous les autres pères de la nation africains de la guerre froide » (EAVBS :257). Quant à Tiekoroni, le maître au totem caïman de la République des Ebènes, Kourouma dit de lui que «c'était un petit vieillard ruse qu'on appelait l'homme au chapeau mou et qui se faisait appeler dans son fief le Bélier de Faso et le Sage de l'Afrique. » (EAVBS :185). Nkoutigui Fondio, alias "L'homme en blanc", président de la République des Monts, a pour totem un lièvre (EAVBS :82). «Dictateur cruel, mégalomane, exalté, tribaliste, sadique, laissa son pays exsangue» (EAVBS :175), il a dit non au Général de Gaulle. Le Président de la République du Grand Fleuve quant à lui, est reconnu comme l'homme au totem léopard. « Dinosauré kleptomane» (226) méfiant et prudent, «un dictateur de la grande forêt impénétrable cabotant sur un grand fleuve, [est] aussi sanguinaire qu'un léopard. » (EAVBS :184) Une identité qui le rapproche d'un Elite dirigeant au totem lion. Celui que le romancier ivoirien décrit comme le seul dictateur de l'Afrique, autocrate roux et vaincu par l'âge, mais qui n'a jamais cessé d'être le roi des dictateurs du continent (EAVBS :185).

De cette galerie de portraits de personnages aux pseudonymes transparents, certains exégètes de Kourouma, à l'instar de Comi M. Toulabor (1999) ont cru reconnaître des chefs d'État ayant réellement existé, aujourd'hui décédés pour la plupart. Le rapprochement sera donc fait entre «le souverain des Djebels» et le roi Hassan II du Maroc, «le Bélier du Faso» et Houphouët-Boigny, le premier président de Côte d'Ivoire, «l'homme en blanc» qui a dit non à de Gaulle et Sékou Touré de Guinée-Conakry, «le dinosauré kleptomane» c'est Mobutu Sese Seko du Zaïre, et «l'autocrate roux de la Communauté de l'Afrique» est l'empereur Haïlé Selassie d'Éthiopie. La société postcoloniale ressemble donc à un univers dominé par « la loi des fétiches».

La Logique des totems et le règne du surnaturel et des forces invisibles. A cet effet,

Achille Mbembe (2006 :45) n'en est pas étonné lorsqu'il met en garde:

Mais on l'oublie trop souvent: l'instinct de jouissance auquel sont assujetties les « élites » africaines postcoloniales a également sa source dans une économie symbolique qui détermine fortement les manières de penser, d'agir et de vivre des sociétés qu'elles dominent et qu'elles pillent. L'un des piliers de cette métaphysique de l'existence est la place prépondérante qu'on accorde à l'état communal entre l'être humain d'un côté et, de l'autre, les objets, la nature, et les forces invisibles. A titre d'exemple, on n'a pas mesuré jusqu'à quel point la croyance en la division du monde entre le visible et l'occulte, ou encore l'imaginaire de la sorcellerie - comment tout ceci favorise des pratiques de corruption, de vénalité et de sujétion. Parce qu'une telle géographie mentale de l'univers accorde la suprématie aux domaines de l'invisible, origine secrète de toute souveraineté, elle fait de la personne humaine toujours le jouet de réalités qui la dépassent. (Les pervers du village, 2006)

Il ressort de la citation ci-dessus que la dimension politique de la relation entre religion et pouvoir est omniprésente dans les sociétés postcoloniales d'Afrique. Les enjeux religieux et politiques y sont intimement liés et il y règne une atmosphère d'œcuménisme religieux où toutes les croyances culturelles sont pratiquées dans une perspective qui amalgame des mouvements socioreligieux fortement marqués par la référence aux mythes comme:

« le dictateur au totem caïman croyait en Dieu, aux fétiches et à la sorcellerie mais pas à l'homme, à la parole de l'homme, à sa foi, à son désintéressement » (EAVLBS :205).

Cette tendance, aux yeux de certains observateurs, n'est pas l'apanage d'un seul pays en Afrique elle est généralisée.

Pour asseoir son pouvoir et son autorité sur les sujets de son pays, Koyaga utilise la violence psychologique qui refuse le conformisme ambiant et réside en la croyance aux pouvoirs surnaturels. D'ailleurs, pour le vivre pleinement, il ne se départit jamais de la protection, non seulement de la sorcière Nadjouma, sa mère, détentrice d'une météorite fétiche, mais aussi et surtout celle de Bokano, le marabout, fier possesseur

d'un Coran ancien, et le fait savoir publiquement. Ce qui a pour effet de lui conférer un ascendant psychologique sur ses congénères. Ces objets mythiques aux prédispositions mystiques ont la prétention d'assurer un pouvoir sans limites à leurs propriétaires et leurs protégés. Il se revendique descendant d'une entité supérieure et entretient des croyances aux forces surnaturelles.

Koyaga ne s'oppose pas à son initiation aux pratiques magico-mystiques de protection, puis est couvé sous l'aile tutélaire et bienveillante de ces deux mentors. Comme tout Homme nu qui se respecte, Koyaga est un chasseur invétéré et accompli. Les unes après les autres, il terrasse toutes les bêtes féroces qui sévissent dans la région. Chaque fois qu'il abat un animal, conformément à un rituel millénaire, il lui coupe la queue, l'émascule, puis lui enfonce la partie tranchée dans la gueule (EAVBS :75). Ce rite mystico-magique prétend condamner les forces maléfiques à tourner en rond dans le corps mort de la bête tout en les empêchant de prendre leur revanche. Dans l'arène politique, tous les opposants qui osent se dresser sur la route de Koyaga subissent le même sort.

Le premier président de la République du Golfe, Fricassa Santos, auquel Koyaga arrache le pouvoir par un coup d'État, n'y échappe pas. Il le fait tuer et ordonne à deux soldats de sa garde d'accomplir le rituel:« ils déboutonnent le Président, l'émasculent, enfonce le sexe ensanglanté entre les dents)» (EAVLBS : 100). C'est un rituel couramment pratiqué par le tyran Koyaga, seul ou par les «lycaons» une garde qui n'obéit qu'à ses ordres afin croit-il, de consolider son pouvoir, d'étendre son aura et se protéger contre le mauvais sort.

Les partisans de Koyaga avec, en tête, les lycaons réprimèrent avec férocité la manifestation en tirant dans la foule, en poignardant et égorgeant. On releva dix-sept

tués, tous sauvagement émasculés. Tous émasculés pour annihiler les forces vengeresses que lancent contre les tueurs les âmes, les forces vitales des personnes brutalement et injustement assassinées (EAVLBS : 112).

Mais avant toute prise de pouvoir, avant tout acte politique, le futur dictateur doit apprendre son métier, assimiler son art. Pour cela. Il doit entreprendre un voyage initiatique auprès de ses aînés, maîtres patentés de l'autocratie et de la dictature, comme le lui conseille Técurta le sora:

Vous ne devez, Koyaga, poser aucun acte de chef d'État sans un voyage initiatique, sans vous enquérir de l'art de la périlleuse science de la dictature auprès des maîtres de l'autocratie. Il vous faut au préalable voyager. Rencontrer et écouter les maîtres de l'absolutisme et du parti unique, les plus prestigieux des chefs d'État des quatre points cardinaux de l'Afrique libéricide. (EAVLBS : 183)

4.2 L'analyse de l'ironie dans l'œuvre

Dans cette partie du travail, nous nous penchons sur les différentes illustrations de l'ironie que nous avons illustrée dans les sous-titres susmentionnés et nous en faisons quelques analyses afin de savoir si ces caractéristiques s'appliquent à *En attendant le vote des bêtes sauvages*.

La première analyse qu'on veut faire de l'ironie, est que l'ironie « participe toujours d'un second moment, d'un retour sur texte ». La littérature francophone s'inspire de la tradition littéraire française. Simultanément, elle essaie de s'en démarquer. L'ironie constitue l'artifice par excellence pour tenir cet héritage à distance et pour valoriser pleinement la culture propre. La nature réactive de l'ironie transparaît dans le roman de Kourouma. En mettant sur scène des personnages qui ne se soucient pas de parler selon la norme, Kourouma se distancie du

français de l'Académie Française. Ainsi, Maclélio offense publiquement son professeur de français blanc :

Un lundi matin en classe, le Blanc, pour faire plaisir à son protégé, répéta que Maclélio serait le premier de la classe à assimiler la civilisation en raison de la bonne maîtrise de la prononciation de l'[e] muet. Maclélio [...] répondit publiquement qu'il se foutait des [e] muets du colonisateur et de la civilisation française.... (EALVBS: 133)

Une autre analyse nous fait comprendre que, une ironie isole certains éléments d'un ensemble et les met « dans un rapport auquel les circonstances normales n'invitent pas ». Dans *En attendant...*, cette analyse est déjà présentée dans le titre, où le droit de vote est associé au monde animal. En outre, le roman présente une logique antioccidentale : la pensée rationnelle est évincée par la superstition. Par exemple, les animaux se révèlent aussi intelligents que les hommes. De plus, ils sont capables de parler. Ainsi, le caïman s'adresse à son opposant Koyaga:

Je suis éternel comme ce pays, impénétrable par les balles comme ces montagnes et immortel comme le fleuve dans lequel tu te mires. C'est toi, chasseur présomptueux, que je tuerai ce matin. Je ferai de toi mon déjeuner de ce matin. (EALVBS: 74)

Troisièmement, notons que l'ironie, qui possède généralement des connotations positives, se distingue par sa réception favorable. *En attendant le vote des bêtes sauvages*, nous avons les expressions comme « une flamboyante satire des dictatures africaines » (*En attendant le vote bêtes sauvages* : quatrième de couverture), se lit essentiellement dans une perspective ironique. L'ironie atténue l'atmosphère de terreur et de violence.

Finalement nous aboutissons à l'analyse la plus pertinente de l'ironie, c'est-à-dire la charge critique. L'ironie engage un pouvoir négatif: elle « exploite les contrastes et opère un renversement ». Grâce à cette force négative, l'ironie dispose d'une charge critique qui la rend particulièrement attrayante pour la littérature de la francophonie. Schoentjes constate que les auteurs francophones, qui appartiennent à la périphérie

de la littérature française, ont recours au truchement de l'ironie afin de s'émanciper du centre. Mais la charge critique de l'ironie sert aussi d'autres objectifs. Dans *En attendant le vote des bêtes sauvages...*, elle permet à l'auteur de dénoncer les abus des démagogies postcoloniales.

4.3 La caricature des personnages

En attendant le vote des bêtes sauvages met en œuvre une famille de démagogues dont chacun dans sa pratique du pouvoir développe une composante de la démagogie en tant que système politique de gestion des peuples. Le roman est marqué par une abondance du *dansomana* dont Koyaga, est le héros dans *En attendant le vote des bêtes sauvages* et qui est présenté comme un animal féroce. Cette image n'est pas fortuite. Le démagogue, comme ses semblables, se comporte politiquement comme un chasseur (ou comme des animaux prédateurs). Quant à l'énumération métaphorique de Tiécoura, le sora, nous expose les principaux défauts de Koyaga, nous constatons qu'il donne le véritable portrait satirique du démagogue chasseur: «Autoritaire comme un fauve, menteur comme un écho, brutal comme une foudre, assassin comme un lycan, éjaculateur comme un castrateur, démagogue comme un griot» Dans le chapitre précédent, nous avons déjà établi que le personnage de Koyaga est bâti à l'image de l'ex-dictateur togolais Eyadema. Un grand nombre d'autres personnages historiques sont mêlés à l'histoire. La gestion de Koyaga s'avère aussi ridicule que celle de ses collègues. Ses stratégies pour maintenir l'unité dans son pays dissimule un tribalisme profond. Tous les postes importants, c'est-à-dire ceux de la garde présidentielle et de l'Assemblée Nationale, sont occupés par des proches ou des membres de son clan. En revanche, le dictateur estime qu'il ne pratique pas le tribalisme car il tolère des femmes de toutes les ethnies dans son lit :

Vous pensez que bien diriger votre République vous demande d'être un peu de toutes les ethnies du pays, d'être alliés à toutes les ethnies du pays. Vous vous attribuez au moins une femme de chacune des quarante-trois ethnies de la République. (EALVBS : 300).

4.3.1 Bossouma

Nous avons aussi Bossouma, l'empereur du pays aux Deux Fleuves, il renvoie à Bokassa, l'empereur de la République Centrafricaine. L'homme au totem hyène, de son nom Bossouma et la corrélation avec le dictateur Bokassa est vite faite. Le portrait moral de Bossouma est accablant, un «simple d'esprit ». Bossouma est présenté comme le plus féroce des dictateurs mais comme le plus immérité et le plus dégradé. Le lien vital existant entre l'animal hyène et Bossouma confirme la vilénie du dictateur. Dans la fable ou le conte africain, l'hyène est un personnage méprisant, ignoble, sans scrupule. Kourouma explique ce nom au contenu onomastique puant participant ainsi à une esthétique du lait et du vomit. Bossouma (puanteur de pet), l'homme au poitrail caparaçonné de décorations. (*En attendant...*, P. 208.). Dans son faire, Bossouma est aussi mis en question par la symbolique de la bête «hyène ». Il est jugé maladroit, bouffon, naïf et incapable de prononcer un prononciamento. Certainement parce que le narrateur rend compte de l'état quasi permanent de l'Empereur, son état d'ébriété. Bossouma adorait «lever le coude.» C'était déjà le petit matin tout le monde avait bu et l'empereur était saoul. (EALVBS : P. 238.)

La consommation abusive de l'alcool est un trait caractéristique dans l'agir et le portrait de ce personnage qui renvoie à ce portrait récurrent de Bokassa. Si ce dernier n'a pas porté le «totem hyène» comme devise, il semble toutefois que Kourouma adapte le personnage au portrait satirique pour mettre en relief cet aspect dégoûtant chez le dictateur pour qui l'alcool semble être un exutoire. «L'homme au totem léopard » ne cache d'ailleurs pas sa répugnance, sa honte, face au comportement

rétrograde de son homologue Bossouma qui, en direct devant toutes les télévisions du monde se met à danser avec une jeune danseuse une salacité Et à faire bander.

(EALVBS : P. 238.)

Gigotant ici et là comme une hyène, Bossouma subit le mépris du «léopard»: «Empereur... Empereur! Une vraie honte pour l'Afrique entière. Un soudard. Ses conneries font du tort à la fonction de chef d'Etat africain (EALVBS : 240).

Jugement ironique et inique quand on sait de qui il provient. Certes Bossouma est méprisable et ridicule, mais la fonction de d'Etat africain se résume à une retenue aussi simple.

Le folklore n'est-il pas une valeur dans le pays du grand fleuve?

Avec la danse et les chants, l'impérialisme savait que les citoyens bientôt acquerraient le savoir-faire et la conscience de développer le pays. Toute la république du grand fleuve, tout le pays deviendrait riche. Les citoyens avaient échoué dans la gestion et l'industrialisation, non dans la danse, non dans le chant, non dans le show-business. (EALVBS : 238).

Naturellement, la danse était une affaire du peuple, des citoyens et des dictateurs; par conséquent, Bossouma devait s'abstenir, surtout dans le pays du grand fleuve, où le vrai chef de la nation » est plus qu'un empereur.

4.3.2 Tiékoroni

Tiékoroni, le président de la République de la Côte des Ebènes, évoque le président ivoirien Houphouët-Boigny : Tiékoroni est symbolisé par l'animal le plus vieux: le «caïman». Kourouma le portaiture comme suit:

Tiékoroni, le maître de la république des ébènes, avait pour totem caïman. C'était un petit vieillard ruse qu'on appelait «l'homme au chapeau mou» et qui se faisait appeler dans son fief, «le meilleur de Faso et le sage de l'Afrique (EALVBS : P. 185.).

Ce personnage doit son totem non pas exclusivement au fait qu'il était vieux, mais aussi au fait qu'il adorait les caïmans. Kourouma y met un lien psychoaffectif au point qu'on peut découvrir dans la marche avec son invité Koyaga, un lac aux caïmans. Tiékoroni les aimait au point de leur offrir au repas ses ennemis politiques les plus redoutables. La distanciation du narrateur est claire dans le nominatif de ce « vieux ruse » de dictateur. Tout le monde l'appelait « l'homme au chapeau mou, » comme pour la même raison on l'appelait « l'homme au totem caïman ». La devise l'imposait. C'est un sobriquet en conformité avec des traits caractéristiques de sa personnalité. A ces noms, il oppose le symbole du bélier et la sagesse africaine réputée. Cela pour atténuer, en guise d'euphémisme, les mal annonceurs dans « d'homme au totem caïman ». Le couple nominatif caïman/sage marque l'ambiguïté du personnage, le paradoxe criard dont il fait montre dans son être et son faire.

4.3.3 Président du pays du grand fleuve

L'homme au totem léopard, le président du Grand Fleuve, réfère à Mobutu Sésé Sékou, l'ex-président du Zaïre. Ce personnage a la spécificité d'être connu au lecteur par son totem, rien que cela. Il n'a pas de nom et son pays n'est guère nommé. Peu importe. Le narrateur rassure cependant car «c'est le potentat de la pire espèce » des dictateurs. Le Léopard est un animal très sanguinaire et qui surtout a la particularité de bondir sur ses proies par surprise.

«L'homme au totem léopard» est un magicien dans l'art autoritaire. Il règne en maître absolu. Son nom est la marque complète de la devise. Il est composé d'une forme introductive et d'une réponse comme ci-après: -l'homme au totem léopard (dit par son interlocuteur) et à lui de répondre :

le grand guerrier qui triomphe de tous les obstacles: une forme traditionnelle de la devise. L'homme au totem léopard, à son tour, interprète le libéralisme comme le désengagement total du gouvernement du marché de l'emploi. L'homme au totem léopard décide de laisser l'exploitation du pays au peuple, à l'informel, de laisser au peuple lui-même sa propre gestion. (EALVBS :250)

Et souverainement et en toute conscience,

il décide de libéraliser totalement l'exploitation minière dans le pays au sous-sol le plus riche du monde. [...]Chaque citoyen peut creuser où il veut avec les moyens dont il dispose. [...]Par dizaines de milliers, les enseignants, les fonctionnaires abandonnent les classes et les bureaux pour aller se faire « casseurs de pierres. [...]». Il a appelé cela les libéralismes nouveaux politiques (EALVBS: 256)

4.3.4 Nkoutiqgui Fondio

Nkoutiqgui Fondio, le dictateur de la République des Monts, se rapporte à Sékou Toure, l'ex-président de la République de Guinée ; l'homme au totem lièvre qui se présente comme, intelligent et l'homme en blanc qui symbolise la pureté et l'innocence. Il est aussi satiriquement présenté dans le roman comme amoureux des adulations qui se faisait passer pour le meilleur des meilleurs. «Le meilleur man, le plus pieux,» et versificateur médiocre.

4.3.5 Roi des djebels

L'homme au totem chacal symbolise Hassan II, roi du Maroc. Le chacal est un filou ruse et son symbole est lexicalisé aussi dans le choix de l'animal par le narrateur. Mais il apparaît aussi «moyenâgeux, barbare, cruel, menteur» comme les autres dictateurs. Kourouma le compare aussi à un singe pour sa méfiance et à un fauve pour sa méchanceté.

4.3.6 Fricassa Santos

Fricassa Santos, pris pour un gentleman, est trop bon pour la politique au point d'être symbolisé par un boa. Nous tenons là une exemplarité de celui qui ne s'adapte pas. Sa

différence par rapport aux autres, demeure très marquée. Plus instruit que ses pairs, il trouva sa ruine dans une superstition contraire aux principes d'un intellectuel.

Tout comme le protagoniste Koyaga, ces personnages constituent des caricatures historiques. Ceux-ci se révèlent comme des marionnettes dociles de l'Occident. Kourouma exploite le type du personnage naïf dans son roman. Le dictateur apparaît comme un « Noir-grand-enfant (EALVBS :29) avide, rancunier, capricieux, superstitieux, dépendant du soutien des anciens colonisateurs et, avant tout, incapable de gérer rationnellement son pays. Ainsi, les dictateurs ont une conception particulière de la politique libérale. Ils l'ajustent selon leurs propres intérêts. Pour Bossouma, la stratégie libérale consiste dans l'appropriation de tous les monopoles du pays.

Pour que l'argent du pays n'aille pas aux Libanais, aux Hindous, aux Ouest-Africains et Haoussas, l'Empereur avait été obligé de tout entreprendre et de s'attribuer tous les monopoles, [...]. L'Empereur faisait tout pour tout le pays et, au lieu de l'aider, les habitants allaient marauder dans ses champs. (EALVBS : 223).

En outre, Bokano Yacouba, le marabout-protecteur de Koyaga, rappelle Oumarou Amadu Bonkano, le marabout du président nigérien Senyii Kountche. A travers le personnage de Bokano Yacouba, Kourouma dénonce les interventions des marabouts dans le pouvoir politique.

La magie n'est pas quelque chose de secondaire dans le paysage politique, et le pouvoir ne s'exerce pas sans la magie. Tout le monde sait aujourd'hui que le président béninois Mathieu Kerekou avait une magicienne, élevée au rang de ministre d'État et détenteur d'un passeport diplomatique. Kourouma s'inspire d'Oumarou Amadou Bonkano pour le personnage de Yacouba. Cependant, l'écrivain ne vise pas à copier le marabout historique. Yacouba constitue avant tout une simple astuce pour mettre au

jour que la superstition, au lieu du rationnel, s'est ancrée au sein de la gestion politique africaine.

Selon Schoentjes, (1993) l'ironie se manifeste clairement dans les personnages du naïf. Il s'agit d'une fausse naïveté qui familiarise le monde aux yeux d'un lecteur qui le croyait régi par des rapports de causes immuables. En effet, la naïveté des dictateurs est créée délibérément par Kourouma. Elle assure que le lecteur éprouve de la sympathie pour les personnages malgré leurs crimes féroces.

4.3.7 Macléδιο personnage picaresque

A travers le personnage de Macléδιο, le narrateur nous dit qu'il demeure la main droite de Koyaga .Nous pouvons dire que le comportement de Macléδιο apporte des éléments comiques au roman parce qu'il nous est surprenant de constater Macléδιο, qui essaie de se frayer un chemin dans le paysage africain en cherchant son homme de destin. Le roman présente Macléδιο comme le porteur « d'un funeste nôrô» (p.126) qui ;

Crée son propre malheur et celui de tout son environnement par sa seule présence, sa seule existence. (EALVBS .126)

Afin de renverser cette malchance, nous avons compris qu'il doit découvrir le détenteur du nôrô contraire (*En attendant le vote des bêtes sauvages* ; 126), c'est-à-dire son homme de destin. C'est aussi noté que lors de cette quête, il passe de maître en maître. A chaque reprise, Macléδιο est vainement convaincu d'avoir trouvé son homme de destin finalement, il découvre que Koyaga est son homme de destin :

Oui, moi, Macléδιο, je me suis mis à me poser ma sempiternelle question. Et si ce militaire [Koyaga] qui me paraissait si rustre était mon homme de destin .Pourquoi ne serait-il pas l'homme que je cherchais depuis quarante ans ? (EALVBS: 123).

Le personnage de Macléδιο ne constitue pas seulement une source importante d'ironie, il fait aussi preuve de la mentalité africaine. A travers Macléδιο, Kourouma

dénonce la fatalité étouffante du continent noir. Le personnage prend prétexte de sa malchance pour échapper à toute responsabilité. Son « nôrô » ne lui donne pas seulement le droit d'abandonner ses amantes et ses enfants, mais aussi de fréquenter Koyaga, un dictateur criminel.

En outre, Kourouma utilise le personnage, un célèbre speaker de la radio nationale (EALVBS : 120), pour démontrer l'importance du media dans la gestion dictatoriale.

La tâche principale de Maclélio consiste à inventer les mots, le mensonge, le cynisme et l'éloquence qui apportaient des débuts de justification rationnelle des actes qui n'en avaient pas parce que sortis des manies des marabouts-féticheurs. La fusion de la propagande avec le pouvoir dictatorial est symbolisée par l'amitié entre Koyaga et Maclélio.

4.3.8 La métaphore des animaux et de la chasse le dictateur, une bête Humaine

Notre réflexion dans cette partie porte sur le phénomène de la représentation animale des nouveaux leaders des pays africains postcoloniaux qui est récurrent dans le domaine littéraire africain au cours des années 80 comme remarque Jacques Chevrier. A travers le roman entier, nous avons appris que les personnages des démagogues sont régulièrement assimilés à des animaux. Ces personnages se révèlent comme véritables bêtes humaines. Au début du roman, il est convenable d'affirmer que ce rapprochement aux animaux rend le personnage drôle et sympathique. Par exemple, le mystère autour de la naissance de Koyaga, nous semble très exagéré par le griot. Nous avons l'expression comme «le poids d'un lionceau.

Il insiste à dire que :

Les animaux aussi surent que celui qui venait de voir le jour était prédestiné à être le plus grand tueur de gibier parmi les chasseurs. Des mouches tsé-tsé partirent des lointaines brousses et des

montagnes et foncèrent sur le bébé. Par poignées, Koyaga, vous avez écrasé les glossines dans vos mains .A quatre pattes, vous n'avez laissé vie sauve à aucun des poussins et margouillats qui picorèrent dans vos plats de bête.. (EALVBS : 22)

Ensuite, le petit Koyaga se révèle un chasseur extraordinaire qui a pris racine dans la forêt. Il parle d'égal à égal avec les animaux, qui à leur tour, se comportent comme des hommes. Toutefois commence à lui compliquer la vie : elle le rend maladroit, grossier et primitif .Par exemple, elle lui bloque l'accès au monde politique au plus haut échelon:

Il était un gros complexe. Il lisait péniblement, écrivait difficilement : il restait un gros primaire. Un primaire complexe, mauvais orateur, timide, ne peut faire un chef d'Etat. (EALVBS : 102).

Des lors, nous remarquons une transformation du personnage .Le pouvoir totémique pousse Koyaga dans l'inhumain et il se transforme en prédateur et ses actions deviennent de plus en plus cruelles. Il décide d'éliminer tous ses opposants politiques et de prendre le pouvoir au moyen d'un coup d'état. Afin de maintenir son autorité, il fait appel à ses anciens compagnons d'armes qu'il appelle sa « meute de vingt lycas» (EALVBS : 95).

Les lycas encore appelés chiens sauvages sont les fauves les plus méchants et les plus féroces de la terre, si féroces et méchants qu'après le partage d'une victime, chaque lycas se retire loin des autres dans un four pour se lécher soigneusement, faire disparaître de la pelure la moindre trace de sang.

La meute, les croyants blessés, dévore sur place tous les membres de la bande, négligemment nettoyés. (EALVBS : 95).

Dans ce passage, l'horreur des assistants de Koyaga réside dans leur assimilation aux lycas. La métaphore des lycas revient continuellement dans le roman de sorte que le lecteur a le sentiment que l'entourage de Koyaga se compose véritablement des « chiens sauvages». Les lycas font régner une véritable terreur .Leur présence

permanente autour de Koyaga accentue la barbarie et la sauvagerie de ce dernier. « Autour de Koyaga, ivres également du fumet de sang, frétille une meute de lycéons [...] Ils étaient aussi assassins, criminels que leur chef » (EALVBS : 95). Le langage de la citation précédente est très figuré. Il crée plutôt l'image d'un criminel sinistre que d'un homme d'Etat.

Nous constatons que le personnage de Koyaga subit plusieurs transformations dans le roman. Comme jeune homme, il est un maître-chasseur extraordinaire, mais comme président, il se révèle un véritable animal qui mange tous ceux qui lui barrent la route.

4.3.9 La politique et la chasse

Ici, nous mettons l'accent sur l'assimilation permanente des personnages aux animaux qui constitue la stratégie d'écriture du roman, s'articulant autour de la métaphore de la chasse. Ce faisant, la gestion politique dans le roman est assimilée à la chasse et les dictateurs aux maîtres-chasseurs. La métaphore s'établit également dans la forme du roman, qui s'inspire du *donsomana*. Il s'agit du genre par excellence pour raconter des récits de chasse.

Déjà au début du roman, Koyaga est décrit comme soldat, président et « l'un des trois plus grands chasseurs de l'humanité » (EALVBS : 9). Dans cette perspective l'un des griots insiste que la politique et la chasse sont juxtaposées. Comme nous l'avons déjà élaboré, Koyaga développe ses extraordinaires qualités et savoirs de chasseur durant son enfance et son adolescence. Il ne les abandonne pas quand il accède au pouvoir dans la République du Golfe. Par exemple, il continue à émasculer ses victimes, même le président Fricassa Santos :

Un soldat l'achève d'une rafale. Deux autres se penchent sur le corps. Ils déboutonnent le président, l'émasculent, enfoncent le sexe ensanglanté entre les dents. C'est l'émasculature rituelle. Toute vie humaine porte une force immanente. Une force

immanente qui venge la mort en s'attaquant à son tueur. Le tueur peut neutraliser la force immanente en émasculant la victime. (EALVBS : 101).

Ce passage démontre que le griot met en relief que l'émasculatation des victimes par Koyaga et ses lycéons est répétée à plusieurs reprises dans le roman. Elles reproduisent et dénoncent l'intégration des croyances primitives et de la violence à la politique. Après avoir éliminé Fricassa Santos et ses autres opposants politiques, Koyaga, apprenti-dictateur, entreprend un voyage initiatique afin de rencontrer les maîtres-chasseurs, c'est –à-dire les différents souverains absolus ruses de l'Afrique :

La politique est comme la chasse, on entre en politique comme on entre dans l'association des chasseurs. La grande brousse ou opère le chasseur est vaste inhumaine et impitoyable comme l'espace, le monde politique. Le chasseur novice, avant de fréquenter la brousse, va à l'école des maîtres-chasseurs pour écouter, les admirer et se faire initier. Vous ne devez Koyaga, poser aucun acte de chef d'État sans un voyage initiatique sans vous enquêter de l'art de la périlleuse science de la dictature auprès des maîtres de l'autocratie. (EALVBS : 184).

Dans ce fragment, l'assimilation de la politique à la chasse trouve son expression la plus frappante. Le sora prononce littéralement que «la politique est comme la chasse».

Cette citation nous fait comprendre que l'univers politique est clairement dévalorisé. Nous trouvons des expressions comme « inhumain » et « impitoyable » dans le texte. Notons aussi qu'afin de survivre dans ce monde perfide, les potentats sont obligés de collaborer.

Dans le roman, nous constatons aussi que le premier bête de Koyaga, l'homme au totem caïman, lui apprend les fondements d'une bonne administration le griot nous déclare :

La première méchante bête qui menace un chef d'État et président d'un parti unique dans l'Afrique indépendante de la guerre froide [...] s'appelle la fâcheuse inclination en début de carrière à séparer la caisse de l'État de sa caisse personnelle [...].

La seconde méchante grosse bête qui menace un chef d'État novice [...] était d'instituer une distinction entre vérité et mensonge [...].

La troisième méchante bête qui menace au sommet de l'Etat et à la tête d'un parti unique consiste, pour le président, à prendre les hommes et les femmes qui le côtoient [...] comme culturellement ceux-ci se présentent :

[...].Les adversaires politiques sont des ennemis .Il ne peut exister deux hippopotames males dans un seul bief. On leur applique le traitement qu'ils héritent. On les torture, les bannit ou les assassine [...].Il vous a alors expliqué ce qu'il appelait la quatrième bête sauvage qui menace le chef d'un parti unique ; le mauvais choix. Dans la guerre froide [...] le choix d'un camp était essentiel [...]. (EALVBS : 193-200).

Le passage ci-dessus est marqué par un vocabulaire animalier qui rappelle la métaphore de la chasse ; les conseils sont dénommés « bêtes [s] ». Les clichés du dictateur sont tellement poussés à l'extrême qu'ils font rire au lecteur. L'homme au totem caïman ne se soucie pas de la prospérité de ses sujets. Il s'occupe seulement de marquer son territoire car « il ne peut exister deux hippopotames males dans un seul bief » (EALVBS : 200).

Lors du voyage initiatique de Koyaga, la vantardise des dictateurs à propos de leurs compétences exceptionnelles comme chasseurs relève de l'hyperbole. Ils prétendent tous être les meilleurs chasseurs. Ironiquement, les dictateurs rendent la chasse si absurde qu'ils se révèlent plutôt comme des caricatures de chasseurs. Ainsi, lors d'une partie de chasse dans le parc impérial d'Akwakaba, l'Empereur Bossouma prend pour cible ces propres citoyens au lieu des bêtes sauvages comme le narrateur indique à la page 225 :

L'Empereur vous demande le silence .Il voulait vous faire chasser le lion, il est donc heureux que l'occasion se présente .Il est sûr que les vautours tournent au-dessus d'un couple de fauves qui viennent d'abattre un gros gibier [...]. Stupéfaction ! Ce ne sont pas des lions, mais des braconniers avec des sagaies que vous surprenez autour d'un éléphant mort [...]. Malheureusement, tous les braconniers n'arrivent pas à s'enfuir et disparaître dans les fourrés, l'Empereur a le temps d'ajuster le dernier et de l'abattre.

Pour les dictateurs, la vie humaine ne vaut rien .Ils font un sport d chasser leurs propres habitants .Ainsi, les parcs et les réserves naturelles, qui constituent des paradis verts pour les chefs d'États, les diplomates et les ambassadeurs, se transforment en lieux horreurs pour les habitants. L'assimilation de la politique à la chasse accentue la violence, le chaos et le non-sens des régimes postcoloniaux. Surtout, la scène ultime du roman, ou la République du Golfe devient un grand domaine de chasse, symbolise le perpétuel état de conflit des pays africains.

4.4 Conclusion

Le roman plonge le lecteur dans un univers comique. Nous constatons *qu'En attendant le vote des bêtes sauvages...* est écrit selon le même principe que les autres œuvres de Kourouma. L'auteur se sert de nouveau de la fiction afin de dénoncer les régimes postcoloniaux. Le roman constitue un récit de fiction qui exploite une base historique, sans être l'expression d'une pure réalité socio-politique .Cependant, nous observons que le lien entre le roman et l'histoire est plus intime que celui de ses autres œuvres.

L'œuvre de Kourouma se remarque par le souci du témoignage. Dans ses entretiens, il joue le rôle de l'historien afin de souligner la vérité de ses œuvres. Bien qu'il dénie continuellement son engagement, nous constatons que, précisément par ses romans critiques, il s'engage effectivement pour le continent africain. Nous ne concluons que ce procédé à un objectif. Premièrement, l'application de l'ironie permet à l'auteur de rendre le récit plus attrayant pour le lecteur.

Deuxièmement, elle lui permet d'échapper à la censure et de critiquer.

Les régimes démagogiques ne constituent pas la seule question prioritaire de Kourouma. L'écrivain interroge également sur le rôle de l'écrivain francophone dans

le domaine littéraire, sur la fatalité du continent noir et sur l'ancrage de la superstition impliquée dans le système politique postcolonial.



CHAPITRE CINQ

CONCLUSION

5.0 Introduction

Kourouma, grâce à son génie créateur, inventé à travers ses œuvres un univers fictionnel dans lequel il fait vivre des êtres autres que lui des êtres qui donnent l'illusion d'une existence réelle. Dans ce monde créé par le romancier, les désignations et les caractérisations des personnages, des lieux et des animaux sont des repères indiciaires qui participent d'un jeu de cache-cache auquel s'adonne Kourouma pour représenter la scène politique de l'Afrique au lendemain des indépendances.

De façon générale, Gnanngnan et Kossi (2000 :73) dans « Écriture et Politique » porte une réflexion sur l'onomastique, les anthroponymes, les zoonymes et le pouvoir totémique qui fonctionnent comme un masque qui occulte la réalité sur les figures du pouvoir dans l'Afrique postcoloniale. Il précise que ces noms sont composés par un jeu de camouflage basé sur la transposition ou la construction.

5.1 L'Onomastique : un jeu de cache-cache sur les figures de pouvoir dans l'œuvre

Selon le Robert, « l'onomastique est l'étude ou la science des noms propres et spécialement des noms de personnes ». L'onomastique est la science qui se donne pour objet l'étude des noms .Elle se subdivise en plusieurs branches dont les plus importantes pour les historiens sont consacrées aux noms des lieux, des rivières, des personnes et portent les noms respectivement de toponymie, hydronymie, anthroponymie, formes tous trois d'après des anciens mots grecs (Robert, 1990, p.1189).

Dans le cadre de notre travail, nous nous intéresserons à l'anthroponymie, mais aussi à la zoonomie, c'est-à-dire les noms des animaux. L'étude onomastique consiste à apprécier la catégorie des personnages, des animaux totémiques dans l'œuvre en nous permettant d'appréhender la représentation de la démagogie dans l'Afrique postcoloniale comme posée par Kourouma.

5.1.1 Les anthroponymes

Le nom chez Kourouma est un mystère révélateur de secret. Il traduit toute la personnalité culturelle, religieuse, spirituelle et intellectuelle du personnage. Or, dans le roman, la plupart des noms sont une construction malinké. Il s'agit bien d'une technique de camouflage. Selon Greimas et Courtes, la composante onomastique permet un ancrage historique visant à constituer le simulacre d'un référent externe et à produire l'effet de sens réel. Cette étude nous permettra de dépister les figures du pouvoir politique africain postcoloniale, qui se cachent derrière « les mille dictateurs».

Dans *En attendant le vote des bêtes sauvages*, cité par Gnanngnan et Kossi dans son mémoire, (Ecriture et politique, p.281), Koyaga serait une composition de Kourouma et d'Eyadema. Ce nom serait à l'origine Koya (m) comme un jeu de camouflage conduisant l'auteur à substituer « m » à « g ». Dans Koyama, on retrouve aisément les initiales de Kourouma (ko) et d'Eyadema (ya). Kourouma ne s'identifie pas forcément à Koyaga, mais les deux ont quand même certains traits communs : ils ont été soldats de l'armée coloniale et ont participé à la guerre d'Indochine, (Cf. Biographie d'Ahmadou Kourouma).

Le personnage est donc identifié à Gnassingbé Eyadema du Togo.

Nadjouma serait un nom d'origine que Kourouma aurait malinkisé.

En effet, selon que nous considérons ce nom dans l'espace malinké, nous voyons qu'il est composé de deux mots ; «nd» (sorcière, vieille femme, grande -mère) et «djouma» (ville, pays). Ainsi «nadjoume» signifiera soit la sorcière du pays ou soit la vieille femme, la grand-mère du pays. Or, nous savons que le personnage de Nadjouma créé par Kourouma est une sorcière et dans la République du Golfe, on appelle «respectueusement la vieille ou la maman». (p.296). Nadjouma est bien une représentation de celle qui a été connue au Togo comme Maman N'danida, mère du général Gnassingbé Eyadema .En fait, ce jeu de camouflage auquel s'adonne Kourouma ,en calquant des stéréotypes malinkés sur des noms essentiellement Ewé n'est pas surprenant puisque le romancier a pris contact avec cette langue lors de son séjour au Togo, ou il a résidé pendant plusieurs années.

Selon Gnanngnan et Kossi (2009 :72-74). Bokano est ce marabout (en malinké) qui protège Koyaga avec ses pouvoirs magiques, divinatoires et géomantiques. Bokono est donc la représentation des marabouts ou féticheurs qui ont contribué à l'enracinement des partis uniques dans l'Afrique postcoloniale et surtout au Togo.

Notons que Maclélio est une autre construction révélant de deux êtres de même fonction. Kourouma nous amène à apprécier dans ce personnage, deux figures politiques qui ont joué un grand rôle dans la vie de Gnassingbé Eyadema du Togo et de Houphouët-Boigny de la Côte d'Ivoire.

Il faut reconnaître que Maclélio est composé de Kpotivi Theodore Lacle, un caïque du RPT, parti unique fondé par Eyadema comme un acolyte d'Houphouët.

Bossouma, qui signifie en malinké «puanteur de pet» (p.208), est une transposition de Bokassa. Il s'agit d'un jeu de paronymie pour masquer ce chef d'Etat de la République de Centrafrique, autoproclamé empereur :

Pace Humba est vraiment un camouflage par des jeux de syncope de Patrice Lumumba, premier ministre du Congo belge indépendant.

Nkoutigui Fondio est identifié à Sékou Touré, président de la République de la Guinée (Conakry). L'histoire retient son opposition spectaculaire contre la communauté française proposée par De Gaulle. «La République des Monts» suppose que c'est un pays montagneux, ce qui est le cas de la Guinée où se trouve le massive du Fouta-Djalon, point culminant de l'Afrique de l'ouest (EALVBS : 164).

Sékou Touré, «l'homme en blanc avec verve vibra sur la dignité de l'Afrique et de l'homme noir et hurla, devant l'univers et en face du général de Gaulle un non catégorique .Non aux communautés ! Non à la France ! Non au néocolonialisme ! » (p.164)

Tiékoroni, président de la République des Ebènes, est le masque que Kourouma fait porter à Felix Houphouët-Boigny, président de la République de la Côte d'Ivoire. En effet, le président Houphouët-Boigny se faisait appeler « le Sage de l'Afrique » ;

Il a battit à la lisière de la forêt un monument religieux catholique : il s'agit de la Basilique de Yamoussoukro. (EALVBS : 206).

L'homme au totem léopard, président de la République du Grand Fleuve, est un procédé périphrastique pour nommer Mobutu Sesse Seko, président du Zaïre, dont l'insigne est sur noir ou jaune mouchète de tache noire. L'évocation de la colonisation belge (P.227) en est une confirmation.

L'homme au totem chacal, roi du pays des Djebels et du Sable, correspond à Hassan II, roi du Maroc. Nous pouvons noter l'évocation de la Marche verte de 1975. (p.265).

Enfin, nous réalisons que le masque que Kourouma référant aux figures du pouvoir dans le roman est fictif mais réel. Cependant, ce jeu de cache-cache est très intéressant comme pratique littéraire pour la représentation de la politique. Il en est de même pour les signes totémiques dans le roman.

5.1.2 Les zonymes et le pouvoir totémique

Dans *En attendant le vote des bêtes sauvages*, il y a une parenté particulière qui unit l'homme, l'animal et le végétal (Borgomano, 2000). Kourouma procède par une pratique malinké qui fait qu'on est indifféremment désigné par son nom propre que par son nom de totem. L'animal, comme l'homme, prend part activement et organise l'ensemble de la vie. Ils appartiennent tous au même rang leurs incarnations sont les mêmes pour conjurer tout sortilège maléfique, ou pour montrer le pouvoir magico-spirituel des personnages, des hommes politiques de l'Afrique postcoloniale, qui grâce à la magie et la sorcellerie, vont exercer une emprise merveilleuse sur leur peuple.

L'évocation totémique montre, dans le roman de Kourouma, la nature bestiale des figures politiques qui sont toutes représentées par des animaux sauvages, des rapaces, des animaux de chasse, des carnivores. En effet, à partir d'analogies, chaque personnage a son double dans une bête sauvage, qui est le totem ; leurs destins, leurs comportements et leurs réactions seront identiques. L'incarnation caractérielle de chaque animal totémique explique le comportement politique de la démagogie (Gnangnon, 2009 :72-77).

Pour clore, on remarque que les personnages fictifs dans le roman *En attendant le vote des bêtes sauvages* d'Ahmadou Kourouma sont de vrais personnages historiques. Commenant par «l'homme en blanc», on observe que les traits de celui-ci, représentent exactement un portrait fidèle de Sékou Touré. Ensuite, «L'homme au totem caïman» est un bon représentant du Président Félix Houphouët-Boigny. En d'autres termes, il est manifesté que les caractères de l'homme au totem Caïman, comme Kourouma le peint dans le roman, incarnent ceux de Houphouët-Boigny. En surcroît, «l'homme au totem hyène» représente bien Bokassa, cruel

dictateur, cannibale et Président du Centrafrique, «L'homme au totem léopard» qui représente Mobutu Sésé Seko fait preuve du Président- dictateur du Congo; les caractères que donne l'auteur à cet «homme au totem léopard» dans le romans a une parfaite description des caractères de Mobutu. Par exemple, le fait que le personnage fictif, l'homme au totem léopard est présenté d'être très violent, têtu, méchant, brutal, cruel et fier, se donnant des noms le Père de la nation" et «un vrai chef authentique africain», (P.225) confirme que Kourouma réfère à Mobutu puisque tous ces attributs incarnent de vrais caractères de Mobutu du Zaïre. Ensuite, le personnage fictif, «le potentat au totem chacal » qui représente le vrai personnage historique d'Hassan II et finalement Koyaga, nom fictif qui représente le vrai personnage d'Eyadema montrent que l'auteur confirme ce que l'histoire a déjà dit. Étant donné le fait que Kourouma, écrivain engagé du vingtième siècle nous dépeint de vrais personnages historiques dans tous ses ouvrages romanesques et ceci nous permettra de conclure qu'il est écrivain réaliste et historien à la fois.

En Afrique contemporaine, la plupart des écrivains se concentrent à exposer et condamner tous les fléaux, qui ravagent le continent. Ahmadou Kourouma nous montrent dans *Les soleils des indépendances*, *Allah n'est pas obligé*, *Quand on refuse on dit non* et *En attendant le vote des bêtes sauvages* les méfaits de la politique africaine post indépendante en nous montrant qu'il s'inspire de ces situations diverses qu'il a vues de ses propres yeux.

Kourouma, à travers ses œuvres nous éduque que l'Afrique aujourd'hui souffre de différents maux endémiques mais le mal, le plus frappant c'est la démagogues politique qui sont toujours au pouvoir. Les démagogues du continent africain négligent les problèmes de leurs confrères et des gens qu'ils dirigent et se concentrent sur leurs intérêts personnels que la plupart des temps sont égoïstes. Les régimes de ces

hommes politiques sont marqués par l'égoïsme, la corruption, le népotisme, la tyrannie, l'ethnicité, l'intimidation, la mauvaise gouvernance, les arrestations, le massacre et des coups d'états. C'est à cet effet qu'au début de notre travail, nous nous sommes posé les questions : «y. a –t-il démagogie dans le texte ?, Comment se manifeste la démagogie et quelle est la stratégie générale pour dénoncer la pratique de la démagogie dans le texte.

Parcourant notre étude de recherche, nous avons fait usage de la critique postcoloniale qui nous a permis de mener nos recherches sur la notion de la démagogie à travers l'analyse du texte. En étudiant comment la démagogie se manifeste dans le roman, nous avons constaté que Kourouma présente la condamnation et la dénonciation de la démagogique avant de les tourner en dérision en ironisant sur les bouffonneries du personnage. Car, *En attendant le vote des bêtes sauvages* est une représentation de la démagogie dans l'Afrique postcoloniale.

En outre, l'étude du comportement morale des personnages nous a été véritablement utile pour mieux mettre en évidence les réalités démagogiques. On a souvent dit que la littérature est la peinture de la société et à cet effet, *En attendant le vote des bêtes sauvages* est bien et bel une représentation de la société africaine d'après les indépendances parce qu'il montre, comment les nouveaux dirigeants se fondent sur les flatteries, le mensonge et le détournement d'argent pour venir au pouvoir, et pour construire de puissants régimes dictatoriaux.

Pour éradiquer ce fléau détruisant les pays africains, il faut adopter et pratiquer la démocratie. La démocratie est dérivée du mot grec 'demokratia', qui veut dire pouvoir du peuple. La démocratie est le gouvernement du peuple, par le peuple et pour le peuple. C'est un gouvernement par la permission des peuples qui sont gouvernés .Ceci

veut dire que la démocratie est un régime politique où la souveraineté est exercée par le peuple. Elle permet aux gens de choisir librement leurs leaders.

Il est très digne de noter que dans un pays démocratique, tous les citoyens ont le droit de participer, de près ou de loin, aux décisions qui les concernent. La souveraineté appartient donc au peuple, qui choisit ceux qui le gouverneront. Les principes de la démocratie sont l'état de droit, la séparation du pouvoir, les freins et les contrepoids, la souveraineté et la suprématie du parlement. La séparation des pouvoirs va aider à éviter des gouvernements démagogues en Afrique pour qu'il y règne toujours la paix et la liberté éternelle.



REFERENCES

- Abire, S. A. (2014). *La critique de la démagogie dans en attendant le vote des bêtes sauvages d'Ahmadou Kourouma*. University of Education, Winneba.
- Aire, V. O. (2005) . *Peregrinations Through African Literature: Interviews and Reviews*. Jos: St. Stephen Book House Inc.,
- Aminata, S. F. (1987). *Ex père de la nation*. Paris : Le Harmattan.
- Anyineffa, K. (1990). *Littérature et politique en Afrique noire : Socialisme et dictature comme thèmes du roman congolais d'expression française*. Bayreuth Africain Séries 19/20.
- Arendt, H. (1982). *Du mensonge à la violence*, Trad. Guy Durand, Ed. Calmann-Lévy, Coll. «Agora», Paris, 1972, 249 p.
- Arendt, H. (1982). *III^{ème} Partie : L'impérialisme*, Trad. Martine Leiris, Ed. Arthème Fayard, Coll. « Points Essais ».
- Arendt, H. (1982). *Les origines du totalitarisme*. 1^{ère} Partie : *Le système totalitarisme*, Seuil, Paris, 1972, 313 p.
- Bayart, J., Ellis, S. & Hibou B. (1997). *La Criminalisation de l'État en Afrique*. Bruxelles, Complexe, Coll. Espace International,
- Bayart, J.-F ; Mbembe, A & Toulabor, C. (1992). *Le politique par le bas en Afrique noire : Contributions à une problématique de la démocratie*. Paris : Éditions Karthala.
- Bernardi, B. (1999). *La démocratie*. Paris : Flammarion, Coll. « Corpus » 255 p.
- Boka, M. (1991). *Réalité historique et création romanesque dans Les soleils des indépendances d'Ahmadou Kourouma*” in Nouvelles du sud: Arts.Littératures.Société-Littératures africaines et histoire, Éditions nouvelles du sud,p. 124-137.
- Borgomano, M. (2000). *Des hommes ou des bêtes ?* Lecture de « *En attendant le Vote des bêtes sauvages d'Ahmadou Kourouma* » Paris. Le Harmattan.
- Chanda, T. (1999). Propos recueillis par « Waberi se souvient d'Ahmadou Kourouma », Notre Librairie, n°136, janvier-avril. p.41-50.
- Cyriaque, L. & Lawson, H. (1998). “*L'ironie du Pleurer-Rire chez Henri Lopes*”, *Études littéraires*, Vol. 30, n°2, p. 123-140.
- Dictionnaire le Robert Collège Inc.* (1997) Montréal, Canada.
- Djiffack, A. & Mongo, B. (2000). *La quête de la liberté*. Paris : Le Harmattan.
- Droz, S. A. (2017). *Sehoentjes de l'Ironie*. Genève.

- Foucault, M. (2018). « Les intellectuels et le pouvoir.» Entretien avec Gilles Deleuze, in *Dits et Ecrits*, no 106.
- Gassaman, M. (1995). *La langue d'Amadou Kourouma, ou le français sous Le soleil d'Afrique*. Paris : Karthala.
- Jacques, R. J. (1973). *Du contrat social*. Paris : UGE.
- Joseph, S.E. (2002). *La grande désillusion*. Paris, Fayard.
- Ken, B. (1986). *La mort faite homme*. Paris, Présence Africaine.
- Koulibaly, M. (2004). *Sur la route de la liberté*. Abidjan: PUCI, p. 154
- Kourouma, A. (1970). *Les Soleils des indépendances*. Paris : Éditions du Seuil.
- Kourouma, A. (1998). *En Attendant le vote des bêtes sauvages*. Paris : Edition du Seuil.
- Kourouma, A. (1998). *Quand on refuse on dit non*, Paris : Éditions du Seuil.
- Kourouma, A. (2000). *Allah n'est pas obligé*. Paris : Éditions du Seuil.
- Kourouma, A. (2006). « Ahmadou Kourouma ou l'écriture comme Mémoire du temps présent. » *Études française* 42 (3) : 5-10.
- Kourouma, A. (2019). *Propos recueillis par Domle F. sur Avatars des Indépendances en Afrique*: http://trace.tennessee.edu/utk_gradthes/3359 consulté le 14 novembre 2019
- Labou-Tansi, S. (1979). *La vie et demie*. Paris: Seuil.
- Laditan, A. O. (2000). “De l'école de la dictature à sa pratique dans *En attendant le vote des bêtes sauvages* d'Ahmadou Kourouma” in *Neohelicon Acta Comparationis litterarum universarum*, XXVII, London: Klumer Academic Publisher, 269-285.
- Le Renard, T. & Toulabor, C. (1999). Propos recueillis par «Entretien avec Kourouma, A. », *Politique africaine*, n° 75, octobre 1999, p. 178 ; consulté le 15 septembre 2016.
- Lopes, H. (1982). *Le Pleurer-Rire*. Paris : Présence Africaine.
- Mbembe, A. (1985). *Les Jeunes et l'ordre politique en Afrique noire*. Paris : Le Harmattan.
- Meja, M. (1973). *Kill me quick*. London: Heinemann.
- Messati, S. (2007). *La violence de l'écriture dans le roman algérien d'expression français des années 90 : le cas de « les agneaux du Seigneur » de Yasmina Khadra*, Thèse de magister, Sous la direction : Mr Foudil DAHOU.
- Moura. J. M. (1999), *Littératures francophones et théorie postcoloniale*. Paris: Presses Universitaires de France, 1999.

- N'da. P. (1994), *Les régimes africains et la lutte des jeunes: De la dictature à la démocratie dans les romans négro-africain d'expression française* dans La Revue Nigériane d'études françaises. Lagos: Le Village français du Nigeria,
- Oben. B. (2003). *L'échec politique de l'Afrique post indépendante aux yeux des romanciers africains* dans La Revue des Etudes Francophones de Calabar (RETFRAC).Calabar: Ushie Printing and Publishing Co. Ltd.
- Ouédraogo, J. (2002) *L' espace scriptural chez Kourouma ou la tragicomédie du roman* in Présence francophone No. 59, Revue internationale de langue et de littérature, Ahmadou Kourouma, écrivain polyvalent, Canada, Sherbrooke université des lettres et sciences humaines, p. 69-91.
- Patrice, N. (2000). *Temps de chiens*. Paris : Présence Africaine.
- Robert, P. (1990). *Dictionnaire alphabétique et analogique de langue française*. Paris.
- Saint-Michel, S. & Fages, D. (1976). *Il était une fois... Eyadema. Histoire du Togo*, Afrique biblio club.
- Tegomo, G. (2002). «*La littérature d'enfance et de jeunesse d'Ahmadou Kourouma*» in Présence francophone No. 59, Revue internationale de langue et de littérature, Ahmadou Kourouma, écrivain polyvalent, USA: Sherbrooke Université des lettres et sciences humaines, p.126-141.
- Toulabor, C. (1986). *Le Togo sous Eyadema*. Paris, Karthala, coll. Les Afriques.
- Toulabor, C. (2006). *L'Espace du politique*, 2^{ème} Edition augmentée. Paris : Fayard.
- Wakomba, M. M. Exposé sur le concept de bonne gouvernance; In [http://www. Ga.Undp.org/publication/pnbg/expc](http://www.Ga.Undp.org/publication/pnbg/expc). Consulté le 08/02/2018.